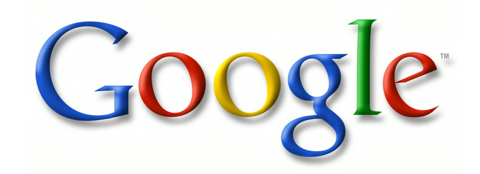
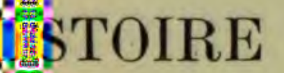




...STOIRE

DE

...HIE ROMAINE

...QU'A LA PUBLICATION DU « CORPUS »

RÉDIGÉES

...TES DE LÉON RENIER

PAR

... LA BLANCHÈRE

PARIS

...EROUX, ÉDITEUR

... BONAPARTE, 28

1887

HISTOIRE

DE

L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA PUBLICATION DU « CORPUS »

RÉDIGÉES

SUR LES NOTES DE LÉON RENIER

PAR

M. R. DE LA BLANCHÈRE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1887

REPL. CN510
L3
MAIN

HISTOIRE

DE

L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA PUBLICATION DU « CORPUS »

RÉDIGÉES

SUR LES NOTES DE LÉON RENIER

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

HISTOIRE

DE

L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA PUBLICATION DU *CORPUS*

RÉDIGÉE

SUR LES NOTES DE LÉON RENIER

AVERTISSEMENT

De 1875 à 1878, M. Desjardins me chargea, ainsi que deux autres élèves de l'École des Hautes-Études, MM. Thédenat et Mispoulet, de recueillir la matière de ses leçons, d'y joindre celle des cours de Léon Renier, dont les notes furent mises à notre disposition, et de rédiger, avec ces matériaux, un *Manuel d'épigraphie romaine*. Diverses raisons, plus tard, firent abandonner ce projet; mais l'*Histoire des études épigraphiques*, qui m'était confiée, était faite. Depuis, sachant que M. Cagnat se préparait à donner au public un *Cours d'épigraphie*, je me suis abstenu de la publier. Mais l'ouvrage a paru, et je n'y trouve rien qui fasse double emploi avec mon travail. Je publie donc celui-ci tel qu'il a été rédigé, il y a presque une dizaine d'années, sans y rien ajouter ni changer.

Ce n'est, en effet, pour la plus grande partie, qu'une mise en œuvre des notes que me confia Léon Renier et je voudrais surtout que cette publication fût un hommage à sa mémoire.

Les notes de Léon Renier, préparées pour le cours de 1862, étaient très sobres. C'était une série de fiches détachées, donnant chacune le nom d'un épigraphiste, les notions essentielles sur lui et sur son œuvre, rien de plus. Je n'avais à faire, en me servant d'elles, ni une biographie des épigraphistes, ni une bibliographie des recueils. Je devais seulement présenter un tableau de la marche générale des études épigraphiques, depuis leurs origines jusqu'au moment où la science, définitivement constituée, entreprend et exécute la grande œuvre du *Corpus*. C'est ce que j'essayai de faire en étudiant, guidé par lui, les recueils qui me furent accessibles. La modestie de notre commun maître ne m'eût point permis de parler des contemporains alors vivants. Par contre, j'ai fait une large place, proportionnellement, aux anciens. Parmi ceux-ci, j'ai insisté surtout sur les œuvres épigraphiques manuscrites, qu'il semblait bon de signaler à l'attention des étudiants. Je ne m'adressais pas aux savants ni même à ceux qui les lisent : j'écrivais, comme mes collègues dans les autres parties du *Manuel*, pour ceux qui ne savent rien et qui veulent apprendre un peu.

I

ORIGINES

On ne peut affirmer qu'il ait existé, dès l'antiquité, des recueils d'inscriptions romaines.

Il est difficile évidemment de donner ce titre aux espèces de livres dont parle Aulu Gelle (*N. A.* XIII, 20), où étaient groupés, pour la gloire d'une famille, les *elogia* de plusieurs de ses membres.

Borghesi pense que peut-être Aurélius Victor et les auteurs qui ont fourni la matière du *De viris illustribus* se sont bornés à copier et à réunir les inscriptions gravées à la louange des grands hommes sur la base de leur statue. Mais en tout cas un pareil relevé, fait en vue d'un pareil objet, ne serait pas proprement un recueil épigraphique.

*
* *

Si l'on recherche, d'autre part, les inscriptions romaines en langue grecque, peut-on considérer l'*Anthologie* comme en étant un recueil? Les petits poèmes qui la composent sont, pour la plupart, des jeux d'esprit; bien peu ont pu servir d'épitaphes ou d'inscriptions commémoratives. On y trouve quelques textes latins, mais aucun dont le caractère archaïque permette de remonter au premier âge des inscriptions romaines; or, passé ce premier âge, les inscriptions versifiées reparaissent plutôt à une basse époque et aux siècles chrétiens. Il y a donc peu à tirer de ce recueil pour l'histoire de l'épigraphie.

*
* *

Dans les temps qui ont suivi la chute de l'empire romain d'Occident, il n'est guère probable que personne ait fait un recueil d'inscriptions romaines avant le VI[e] siècle après J.-C. C'est à cette époque en effet que, grâce aux évêques de Rome, commencèrent à se fixer sur la ville éternelle les regards des nations d'Occident. En même temps que les successeurs de saint Pierre s'efforçaient d'établir leur pouvoir dans Rome, de

rejeter la suprématie de l'Orient et d'étendre sur l'Occident leur autorité spirituelle, ils cherchaient à attirer à Rome, comme vers le centre du monde chrétien, les plus zélés d'entre les fidèles.

Les pèlerinages au tombeau des apôtres n'avaient sans doute jamais cessé, malgré les invasions barbares et les malheurs de l'Italie; mais il y eut à cette époque un mouvement plus grand que jamais. Pour éclairer les pèlerins dans leurs excursions par la ville et dans leur visite aux lieux saints, des guides avaient été rédigés : le *Breviarium urbis Romæ* est peut-être du ve siècle.

Mais c'est surtout Grégoire le Grand (590-604) qui favorisa cette attraction, qui appela les étrangers à Rome, qui en fit la ville des reliques. Le *Curiosus urbis*, liste par régions des monuments qui existaient au commencement du vii[e] siècle, en est un témoignage précieux.

Ainsi, à côté de la piété, la curiosité trouvait place ; les inscriptions, sans aucun doute, frappèrent les yeux des visiteurs; peut-être quelques-unes d'entre elles furent-elles mentionnées ou transcrites dans quelque guide comme le *Curiosus*, car il y en eut beaucoup de ce genre. Toutefois, c'est seulement à la fin du viii[e] siècle qu'un de ces itinéraires dans la ville de Rome nous offre un recueil véritable de textes épigraphiques.

En 1683, Mabillon découvrit, dans l'abbaye d'Einsiedeln, en Suisse, un manuscrit du x[e] siècle, contenant un itinéraire dans la ville de Rome et un recueil d'inscriptions romaines. A ces dernières étaient joints quelques textes copiés dans d'autres lieux, à Pavie, par exemple. Mabillon publia ce recueil dans le tome IV de ses *Analecta*, en 1685.

Le manuscrit d'Einsiedeln a été étudié depuis à différents points de vue, par M. Jordan, dans sa *Topographie de Rome*, par M. Mommsen (*Rhein. Mus. N. F.*, t. IX), par Haenel, qui en a publié la meilleure édition (dans *Archiv. f. Phil. u. Pædag.*, t. V).

M. de Rossi (*Roma sotterranea*, I, p. 146), et enfin M. Mommsen (*Sitzungsberichte der Sæchs. Ges. d. W.* 1850) semblent avoir épuisé toutes les questions que soulève l'examen de ce livre. Il a une histoire et elle est connue.

Ce manuscrit, du xe siècle, n'est pas une œuvre originale; c'est la copie d'un travail fait entre le milieu du viie et le milieu du ixe siècle, à l'époque de la renaissance carolingienne, dont il n'est pas le moins curieux monument.

Cette copie a appartenu à un personnage dont elle présente le nom écrit sous cette forme « *dñi Ubrici de Murtzouls*, puis au monastère de Pfeffers, puis enfin à celui dEinsiedeln, où elle est restée ensevelie jusqu'à sa mise au jour par Mabillon.

Le travail qu'a copié le moine anonyme d'Einsiedeln devait être connu et estimé dans les abbayes de l'Hélvétie, car il avait été copié plusieurs fois. Dans la correspondance du Pogge, qui, lui aussi, a laissé un recueil épigraphique, il est question d'un vieux cahier, *quaternionem solum ac vetustissimum*, où les textes étaient transcrits, *non majusculis, sed communibus litteris*. Le Pogge l'avait déterré, comme Mabillon découvrit plus tard le manuscrit d'Einsiedeln, *abjectum neglectumque apud Germanos*, suivant toute probabilité dans le monastère de Saint-Gall. Tout en cherchant de vieux livres, il cacha le précieux débris dans sa manche et l'emporta de l'abbaye; il le copia et en forma la première partie de son recueil. On a retrouvé le manuscrit du Pogge, et l'on a vu que ce vieux cahier reproduisait celui d'Einsiedeln jusqu'au n° 47. M. Mommsen pense que l'*Einsidlensis* avait été copié sur le manuscrit de Saint-Gall dont le Pogge trouva une partie, et que ce manuscrit de Saint-Gall venait lui-même de Reichenau.

Ainsi le plus ancien recueil d'épigraphie romaine qui nous reste a pu être écrit dans l'abbaye, déjà centenaire, du lac de Constance, un demi-siècle avant qu'on y ensevelît le dernier carolingien qui ait porté la couronne impériale.

Le manuscrit d'Einsiedeln n'est pas, à proprement parler, un ouvrage ; c'est la copie d'un ensemble de notes, assez mal ordonnées par l'auteur. Celui-ci est un pèlerin, qui s'était transporté à Rome, et qui est revenu en Helvétie, en passant à Pavie, où peut-être il a fait un séjour.

Pendant son pèlerinage, il a écrit une espèce de *guide*

comme ceux que l'on avait coutume de dresser à cette époque, et il y a joint une centaine d'inscriptions vues par lui sur les monuments païens qui l'avaient le plus frappé pendant son voyage.

Ces inscriptions sont importantes; quelques-unes sont des pages d'histoire. Leur authenticité est certaine. L'auteur était homme de bonne foi; celui qui a transcrit le travail était un copiste fidèle : rien ne le prouve mieux que leurs erreurs. Ils ont produit ce qu'ils voyaient, souvent sans le comprendre, sans en altérer sciemment, sans chercher à donner aux phrases un sens conforme à leurs idées. Est-ce à l'auteur, est-ce au copiste, par exemple, qu'il faut attribuer la forme singulière sous laquelle le mauuscrit présente l'inscription de l'Arc de Pavie? Elle était sur quatre colonnes, cela ne peut faire aucun doute. Mais, écrivant en caractères courants et sans distinguer les lignes, le moine nous a donné en une seule tout le texte, lu horizontalement, tous les mots sont copiés fidèlement, mais pas un d'eux n'est à sa place, et, pour lui comme pour nous, cela ne pouvait avoir aucun sens. Il est facile, heureusement, de rétablir l'ordre véritable et, après ce redressement très simple, on possède un excellent texte, comme le sont tous ceux du recueil.

L'inscription la plus récente du manuscrit d'Einsiedeln est du pontificat d'Honorius I[er] (626-638).

Ce recueil ne comprend que des textes d'un caratère public officiel. Les innombrables inscriptions privées dont nous remplissons aujourd'hui nos recueils n'auraient offert aucun intérêt à des hommes du IX[e] siècle. Ces pèlerins du temps de Léon IX n'étaient pas des historiens, encore moins des antiquaires; ils ne s'intéressaient nullement aux détails de la vie des anciens ; à peine soupçonnaient-ils qu'ils vécussent dans un état différent au leur.

Le manuscrit d'Einsiedeln nous est maintenant très précieux. Les monuments qu'il mentionne ont, pour la plupart, disparu. Si la copie que le manuscrit conserve renferme des fautes causées par l'ignorance du copiste, ce sont de ces fautes naïves qu'il est

facile de corriger, et qui ne diminuent en rien la confiance due au document.

*
* *

Après le recueil d'Einsiedeln nous n'en possédons aucun autre jusqu'au milieu du XIVe siècle.

Nous ne saurions affirmer, toutefois, qu'il n'en ait existé aucun pendant cette longue période. L'espèce de renaissance suscitée par Charlemagne a bien été suivie, surtout en Gaule, de deux ou trois siècles d'ignorance ; mais ce n'était pas dans nos contrées qu'on se fût occupé de l'histoire romaine. Bien plus tard encore, il est vrai, au XIIIe siècle, en Italie, Buoncompagno écrivait, dans sa *Formula litterarum scholasticarum* : « Olim fiebant sculpturæ mirabiles in marmoribus electissimis, cum litteris punctatis, quas hodie plenarie legere vel intelligere non valemus. » Mais ce témoignage ne prouve pas que *personne* ne s'intéressât aux inscriptions de l'ancienne Rome. Jamais, dans aucun pays, ils n'ont été communs, ceux qui pouvaient *legere plenarie* les textes épigraphiques, et l'on compte encore aujourd'hui ceux qui en sont vraiment capables. Le satirique Buoncompagno, florentin, professeur à Bologne, parle là comme un Romain n'eût probablement point parlé.

Jamais les Romains du moyen âge n'ont eu l'idée d'une solution de continuité entre eux et les Romains de l'empire. La tradition de l'existence municipale de Rome ne fut pas rompue un instant. Les grandes familles romaines prétendaient toutes descendre de familles de l'ancien patriciat. Le peuple se croyait l'héritier de ce glorieux peuple romain dont il habitait la ville, et dont le souvenir hantait l'esprit d'un Dante ou d'un Pétrarque bien qu'ils ne fussent qu'Italiens. Dans les moments d'abaissement et de malheur, c'était vers la Rome antique que se tournaient les regrets de tous, quoique chacun s'en fît probablement une idée bien singulière. Les papes, en se faisant au commencement du moyen âge les princes de la cité romaine, s'appuyèrent sur ce sentiment public dans leur lutte contre l'empire d'Orient. Ils le réveillèrent encore dans leur lutte contre les empereurs

germaniques : les mots de *peuple romain*, de *Sénat*, de *César*, furent prononcés de nouveau par des bouches passionnées. Beaucoup de noms d'anciennes dignités romaines subsistaient, et ont même duré dans la Rome pontificale. D'autres reparaissaient parfois, entourés d'un certain prestige dû au vague de leur antiquité. Crescentius fut patrice et consul, Cola di Rienzo fut tribun. Les Romains de la Rome chrétienne n'ont pas toujours compris la Rome antique; mais ils n'ont jamais cessé de s'en croire les fils et les héritiers. Il est donc difficile d'admettre qu'ils se soient désintéressés de son histoire, écrite sur tous leurs monuments. Mais nous avons la preuve matérielle que, dans ce même XIIIe siècle, où écrivait Buoncompagno, les inscriptions antiques étaient lues à Rome et étudiées avec passion.

On conserve aujourd'hui, au musée du Capitole, une table de bronze sur laquelle est gravée une inscription importante, la *Lex regia de imperio* rendue en faveur de Vespasien. C'est l'acte par lequel le Sénat lui confère tous les pouvoirs dont la réunion constitue la puissance impériale. Une loi semblable était portée à l'avènement de chaque empereur. Or nous savons, par une lettre de Cola di Rienzo à l'archevêque de Prague, que le pape Boniface VIII (1294-1303) voulut faire disparaître cette grande inscription : « In odium imperii occultavit, et de ea quoddam altare construxit, a tergo litteris occultatis. » Il savait donc la lire et la comprendre, et, s'il la jugeait dangereuse, c'est que d'autres aussi dans Rome la lisaient et la comprenaient. Cinquante ans après ce pape, Cola di Rienzo l'expliquait en public.

*
* *

Le nom du célèbre tribun a sa place dans l'histoire de l'épigraphie latine : c'est même le premier en date après l'auteur inconnu du recueil d'Einsiedeln.

En 1852, dans son ouvrage intitulé « *Le prime raccolte d'antiche iscrizioni compilate in Roma tra il finire del secolo XIV ed il cominciare del XV° invenute e dichiarate*, » M. de Rossi publia, pour la première fois, un recueil d'inscriptions, signé de Nicolas

Signorili, qui fut notaire impérial et apostolique dans la première partie du xve siècle.

Plusieurs manuscrits existaient de ce recueil ; mais tous ne portaient pas le nom de Signorili. Dans l'un, il avait été gratté pour faire place à celui d'un certain Fabius Baverius. Trois autres présentaient les mêmes textes encadrés dans un grand ouvrage, intitulé *Descriptio urbis Romæ ejusque excellentiæ*. Deux autres enfin, qu'étudièrent MM. de Rossi et Henzen, présentaient : l'un, les inscriptions transcrites par un homme peu compétent, sans que les lignes fussent séparées, avec des indications de provenance fort incomplètes ; l'autre, les mêmes textes, mais dans un nouvel ordre, augmentés de quelques inscriptions étrangères à la ville de Rome et accompagnés de commentaires, bien entendu tels qu'on pouvait les faire au moyen âge. L'étude de ces manuscrits a permis à M. de Rossi (*Bull. d'arch. chr.*, 1871, p. 111-117) de reconnaître que Signorili n'était qu'un copiste, et de retrouver le véritable auteur.

Signorili, chargé par Martin V (1417-1431) de rédiger un ouvrage *De juribus et excellentiis urbis Romæ*, prit dans la *Descriptio urbis* les inscriptions qui se trouvaient au chapitre des Arcs de triomphe, et celles qui formaient, réunies, le dernier de l'ouvrage, et il allongea le titre de ce chapitre de manière à y mettre son nom. Quant à l'auteur de la *Descriptio*, son nom est *Nicolaus Laurentii*, c'est-à-dire Cola di Rienzo [1].

Lorsque Cola di Rienzo revint d'Avignon à Rome avec le titre de « notarius cameræ Capitolinæ » en 1344, il rêvait déjà la révolution qu'il accomplit trois ans plus tard. C'était un érudit en même temps qu'un patriote. Il avait étudié avec Pétrarque, et tous deux étaient enthousiastes de la République romaine. Il rédigea sa *Descriptio urbis Romæ* avec un sentiment d'ardent patriotisme, qui s'y manifeste à chaque page. Aux deux manus-

1. Il ne faut dire ni Rienzi, comme on le fait souvent en France, ni Rienzo. Rienzi serait un nom de famille, et celui du tribun était Gabrino. Rienzo est une abréviation populaire de Lorenzo, comme Cola de Nicola. Cola di Rienzo, tout comme *Nicolaus Laurentii*, veut dire « Nicolas, fils de Laurent. »

crits qu'on en possède est joint le traité de Marsile de Padoue, *De translatione imperii*. L'ouvrage est composé pour faire connaître au peuple la grandeur de la cité romaine et ce que Cola di Rienzo considère comme ses droits. Quant au recueil d'inscriptions qui l'accompagne, Cola di Rienzo en est aussi l'auteur. Le manuscrit Barberini représente les notes, prises par lui et par quelque ami ou secrétaire, pour la confection de ce recueil ; l'autre manuscrit, copie de celui-là, représente un travail de classement et d'interprétation fait par Cola di Rienzo lui-même.

La vie du fameux tribun, écrite par un contemporain et qui se trouve dans Muratori (*Antiq. ital.*, III, p. 399), le montre à cette époque tout occupé des inscriptions de Rome antique : « Tutta la dia se speculava negl' intagli de marmo, li quali iacchiono intorno a Roma. » Le peuple l'admirait, car il savait seul les lui lire ; il en répandait (vulgarizzava) la connaissance ; il les interprétait « justamente interpretava. » Nous savons par lui-même ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur. C'étaient les titres du peuple romain, pour les lui rendre : rôle curieux de l'épigraphie naissante dans les révolutions du XIVe siècle !

Il retrouva la *lex regia* cachée par Boniface VIII, et, dans sa lettre à l'archevêque de Prague, écrite plus tard, en 1350, il s'exprimait ainsi : « Ego, ante tribunatus assumptionem, posui illam in medio Lanteranensis Ecclesiæ ornatam, in loco videlicet eminenti, ut possit ab omnibus inspici atque legi, et sic ornata adhuc permanet intacta. » Cola di Rienzo, dit son biographe, expliqua au peuple, dans un beau sermon en langue vulgaire qu'il fit à Saint-Jean-de-Latran, cette magnifique inscription « la quale nullo sapeva legere ne interpretare se non solo esso. » Il enseignait, ce qui d'ailleurs est exact, que ce texte précieux n'était autre que l'original de la loi par laquelle le sénat de Rome avait conféré le pouvoir impérial à Vespasien dans la même forme qu'il l'avait donné à Tibère. Puis il en fit lire une traduction, titre par titre, où il était dit : que l'empereur pouvait à sa volonté faire des lois, conclure les alliances, agrandir « lo iardino di Roma » (il prenait *pomœrium* pour *pomarium* et il en-

tendait par là l'Italie), donner et retirer les duchés et les comtés, faire et défaire les cités, changer et détourner le lit des fleuves, établir ou supprimer des impôts, le tout à son bon plaisir, mais il ajoutait que ces pouvoirs lui étaient donnés par le sénat et le peuple de Rome.

Ainsi cette *lex regia* que Boniface redoutait comme une arme possible entre les mains des empereurs, Cola di Rienzo en faisait la base des droits du peuple romain. Cela se passait en 1347. Quelques mois après il se faisait donner le *Tribunat*, et il établissait « l'ancien et bon État », qu'il croyait sans doute sincèrement le gouvernement de Rome antique.

Toutes les inscriptions du recueil de Cola di Rienzo viennent de monuments publics. Il y en a environ une centaine, qui toutes sont importantes. Leur authenticité est indiscutable, mais elles sont médiocrement transcrites. L'analyse de la traduction de la *lex regia* que nous a transmise le biographe anonyme montre comment le tribun comprenait un texte épigraphique, et que mélange il faisait d'interprétations exactes et d'erreurs. En raison même de cette demi science, il n'a pas copié avec l'exactitude candide du pèlerin de Reichenau ou du moine de Saint-Gall. Tel qu'il est, cependant, son recueil a servi à tous ceux qui, après lui, ont essayé d'en faire d'autres ; plusieurs même l'ont simplement copié.

Avec Cola di Rienzo se termine la première période de l'histoire de l'épigraphie latine, qu'on pourrait appeler « l'âge héroïque ». L'épigraphie n'est encore ni un instrument de l'histoire, ni une recherche de curieux ; elle se mêle, pour ainsi dire à la vie active. Elle n'est pas l'étude d'un passé mort : le pèlerin du IXe siècle, le pape du XIIIe, le tribun du XIVe ne distinguent pas la Rome antique de celle qu'ils voient et où ils vivent ; et longtemps après eux les recueils ne séparèrent pas les inscriptions antiques de celles des temps voisins du leur.

II

MANUSCRITS ÉPIGRAPHIQUES. LA RENAISSANCE.

L'Italie a, de tous temps, compté beaucoup de lettrés curieux, et le moyen âge n'a pas été pour elle une période d'ignorance. Plus rapprochée de l'Orient, et plus en rapport avec lui que les nations occidentales, elle a reçu plus tôt l'étincelle d'où est sortie la Renaissance. Les Italiens étaient tout préparés à ce mouvement intellectuel ; leur curiosité éveillée se tournait vers l'antiquité. A côté des politiques qui y cherchaient des précédents, déjà de sérieux amateurs en recueillaient les monuments par goût.

Ainsi fit un physicien célèbre, le mathématicien Dondi, médecin de Galéas Visconsti, à qui la construction de l'horloge de Pavie avait valu le surnom de Giovanni dall' Orologio. Il fit un voyage à Rome en 1375, vingt ans seulement après que Cola di Rienzo y eût péri dans une émeute. Le long du chemin et dans la ville, il copia, sur ses tablettes, un certain nombre d'inscriptions que M. de Rossi a retrouvées dans ses notes manuscrites.

L'apogée de la Renaissance en Italie est le milieu du xv[e] siècle. A ce moment, les arts y ont pris définitivement leur essor ; la chute de Constantinople y envoie un renfort imposant d'érudits, de savants et d'artistes ; c'est le temps où l'érudition devient un enthousiasme, une fièvre. Cette recherche passionnée de tout l'héritage des anciens atteignit promptement les inscriptions romaines : de nombreux travaux en font foi.

Aux deux premiers recueils sont attachés les noms, d'ailleurs célèbres, du Pogge et de Cyriaque d'Ancône. Le Pogge (Poggio Bracciolini), l'auteur de l'*Histoire de Florence*, qui fut secrétaire apostolique sous Boniface IX et les sept papes qui l'ont suivi, était né en 1380 et mourut en 1459. Il fut, comme l'on sait, un ardent travailleur. Pour chercher des manuscrits, il se fit envoyer à Constance pendant le concile de 1414. Il parcourut ensuite la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre. Peut-être y usa-t-il souvent du porcédé qui lui avait réussi pour le manuscrit de Saint-Gall.

Mais comment se plaindre d'un homme à qui nous devons huit discours de Cicéron, des ouvrages de Columelle, de Quintilien, de Silius Italicus, d'Ammien Marcellin, de Tertullien, de Vitruve, de Manilius, de Frontin, de Végèce, une partie de Lucrèce, trois livres de Valerius Flaccus, sans compter douze comédies de Plaute, découvertes en Allemagne par d'autres, il est vrai, mais sur ses instructions?

Les travaux épigraphiques du Pogge nous sont connus par ses autres ouvrages. C'est dans sa correspondance qu'il parle du cahier rapporté de Suisse. Il dit, dans son traité *De Fortuna et varietate Urbis Romæ*, qu'il prit grand soin de relever les inscriptions dans la ville et hors de la ville. Il se vante d'en avoir sauvé plusieurs de la destruction, d'en avoir tiré quelques-unes des ronces et des ténèbres. M. de Rossi a retrouvé deux manuscrits du recueil du Pogge, dont le plus complet est au Vatican.

Ce recueil se divise en deux parties. L'une contient les textes que donne l'anonyme d'Einsiedeln jusqu'au nº 47, sauf celles que le Pogge a vues lui-même sur les monuments. L'autre est un travail personnel : ce sont des inscriptions qu'il a relevées. L'auteur, comme ceux de tous les recueils précédents, n'a pris que les textes d'un caractère public, ou qui lui paraissaient intéressants par les personnages mentionnés.

On ne peut pas affirmer que le Pogge ait connu le recueil de Cola di Rienzo. En tout cas, les textes qu'il donne ont été infiniment mieux copiés. On sent le véritable savant, l'élève de Chrysoloras, l'érudit, déjà le paléographe.

Les travaux épigraphiques de Cyriaque étaient bien plus considérables ; ils datent à peu près du même temps.

Ciriaco Pizzicolli (Cyriacus Anconitanus) était né en 1391 : il mourut avant 1457.

Ce n'était pas un savant de profession, c'était un commerçant d'Ancône.

En l'année 1421, se trouvant par hasard de séjour dans sa patrie (car, faisant ses affaires lui-même, il courait le plus souvent les mers), il fut nommé membre du conseil de ville ; et c'est lui

qui fit refaire le port. Cette même année, ayant réfléchi sur ce qu'il avait vu dans ses voyages, il résolut de s'instruire aussi par les livres, et il commença par apprendre le latin. Il avait déjà voyagé à Naples, en Calabre, deux fois en Égypte, à Rhodes, en Asie-Mineure; il avait visité Chypre, puis encore le royaume de Naples, deux fois la Sicile, Raguse et la côte de Dalmatie, Constantinople, l'Épire, toute la mer Égée, l'Istrie, et il n'était âgé que de 30 ans.

Ami du cardinal Gabriel Condolmieri, vénitien, petit neveu de Grégoire XII, qui fut pape en 1431 sous le nom d'Eugène IV, il vint à Rome en 1424 et y visita tous les monuments. Nous savons par son biographe, Francesco Scalamonte, qu'il y releva des inscriptions.

L'année suivante, il est à Constantinople, et il y apprend le grec; il fait plusieurs excursions dans les îles de l'Archipel, la Syrie, Chypre et la Macédoine. Il revient vers 1432 à Rome, où il retrouve Condolmieri sur le trône pontifical. Scalamonte nous le montre ensuite relevant des inscriptions dans les villes du Latium. Il va voir à Vienne l'empereur Sigismond, et lui sert de cicerone dans Rome en 1433. La même année il est à Florence auprès de Cosme de Médicis, qui est chassé au mois de septembre. Cyriaque parcourt la haute Italie, va à Gênes, revient à Rome en 1434. Le 18 mai de cette année, Eugène IV est contraint par un soulèvement de quitter la ville. Cyriaque n'y resta pas longtemps; il visita de nouveau Naples, puis la Sicile, puis la Dalmatie, et ne paraît pas être jamais revenu à Rome.

Scalamonte nous fait défaut à partir de cette année; mais M. Mommsen (*C. I. L.*, III, præf., pp. XXII-XXIII) a reconstitué l'histoire des innombrables voyages de Cyriaque, qui montre ce que pouvait être alors la vie d'un homme opulent et actif poursuivant à la fois la science et ses affaires.

En 1435, Cyriaque est en Dalmatie; il voyage en Épire et en Grèce pendant l'année 1436. En 1437, il parcourut l'Italie méridionale; en 1438-39 il fait un séjour à Ancône. L'année 1439 n'est pas finie, qu'on le trouve à Florence; il y est encore

en 1440 et il écrit son itinéraire. En 1442-43, il voyage dans l'Étrurie et la Cisalpine; puis, en 1443, nous le trouvons à Constantinople, où il reste quatre ans, faisant des courses dans l'Asie-Mineure, en Bithynie par exemple, sur les côtes de la mer Égée, en Thrace, en Grèce, en Thessalie, en Macédoine.

La fin de sa vie est moins connue. En 1449, il est à Ferrare, et l'on sait qu'il mourut à Crémone.

Dans ces voyages sans fin, Cyriaque avait beaucoup vu, et il songea à écrire, vers l'année 1431, suivant M. Mommsen. Il aurait commencé alors ses *Commentarii*, qui formèrent trois grands volumes. Il y mit une foule d'inscriptions ; d'abord celles qu'il avait recueillies en 1424, puis celles qu'il emprunta aux recueils de Cola di Rienzo et du Pogge, mais surtout celles qu'il copia à Rome en 1433 et 1434, et celles qu'il trouva dans les pays qu'il visitait. On en connaît de l'Ombrie, du Picenum, de l'Étrurie, du Latium, de la Cisalpine, de la Vénétie, de l'Istrie, de la Dalmatie, de Chypre, de Pergame, de Mitylène, etc.

Les unes ont été relevées par lui, il donne les autres d'après des copies.

Cyriaque a été critiqué plus qu'aucun autre épigraphiste; on a été jusqu'à douter de l'authenticité de ses textes. Mais le temps n'était pas encore venu des grandes falsifications ; on se contentait de la riche moisson qu'offrait presque partout l'antiquité, si longtemps inexplorée. Il y a, dans Cyriaque, des erreurs, mais point de fourberies; aujourd'hui l'on ne doute plus de sa bonne foi; ses inscriptions grecques et latines sont reconnues pour authentiques. Celles qu'il a copiées lui-même sont prises avec le plus grand soin : l'ordre des mots, la division des lignes sont scrupuleusement conservés. De plus, Cyriaque a le premier, probablement sans le savoir, montré le vrai chemin aux épigraphistes. Le premier, en effet, il a cessé de s'attacher exclusivement aux inscriptions monumentales; le premier, il a compris qu'il fallait tout recueillir, que tout pouvait être utile; ses plagiaires ont fait comme lui, ils ont eu leurs imitateurs, et tout le monde s'est mis à copier *tous* les textes qu'on rencontrait, sans que personne

comprit bien nettement que ces petits monuments de personnages inconnus serviraient un jour à reconstruire toute l'antiquité romaine.

Malheureusement les *Commentarii* de Cyriaque ne sont pas parvenus jusqu'à nous : on n'en a que des fragments dans divers manuscrits (le *C. I. L.* les indique), et quelques parties seulement en ont été publiées avant notre siècle. En 1664, Carlo Moroni, bibliothécaire du cardinal Barberini, commença à publier les inscriptions d'Orient recueillies par Cyriaque; mais sa publication s'arrête à la page 44. Les inscriptions qui n'y trouvèrent pas place furent envoyées à Muratori qui les inséra dans son *Thesaurus veterum inscriptionum* (1733-1742). Une autre partie des manuscrits de Cyriaque fut imprimée à Pesaro en 1774 par les soins d'Olivieri.

Cyriaque et le Pogge étaient des travailleurs actifs, des voyageurs, des explorateurs. Leurs recueils sont vraiment les premiers qui n'aient pour origine ni la piété, ni le patriotisme, ni une curiosité d'amateur; de plus, ils sont originaux, au moins en très grande partie; ce sont les fruits de travaux personnels, ce sont véritablement, à ce titre, les premiers monuments de la science.

Ce sont même presque les seuls à l'époque de la Renaissance. Le Pogge et Cyriaque ont été suivis par des hommes qui, s'ils avaient le même amour pour l'antiquité, n'eurent pas les mêmes moyens de le satisfaire; et ainsi, leurs travaux ont servi plus souvent de matériaux que d'exemple pour leurs successeurs.

C'est ainsi que Giovanni Marcanova, vénitien, professeur de philosophie à Padoue, puis à Bologne, et contemporain de Cyriaque, puisqu'il mourut en 1467, a fait passer dans son recueil ceux de Cola di Rienzo, de Cyriaque et du Pogge; il les reproduit fidèlement, mais sans ordre. Quant aux inscriptions qui figurent pour la première fois chez lui, elles semblent provenir de parties perdues des travaux de Cyriaque d'Ancône.

Il en est de même d'autres compilateurs, qui souvent ont gardé l'anonyme. Peu d'entre eux ont fait des recherches, comme Michele Fabrizio Ferrarini, prieur des Carmes de Reggio, mort

entre 1488 et 1493, dont on a trois manuscrits, à Utrecht, à Paris, à Reggio, et qui a ajouté aux textes des recueils précédents ceux qu'il a copiés sur les monuments mêmes.

Vers la fin du xve siècle, c'est surtout Cola di Rienzo que pillent les contemporains et les successeurs de Cyriaque et du Pogge. Ils le connaissaient surtout par la recension de Signorili. C'est à lui que Ferrarini doit le plus, ainsi qu'à Cyriaque. C'est lui encore que consulte surtout Felice Feliciano, de Vérone, qui a, du reste, mis à contribution le Pogge, Cyriaque et les autres recueils.

Avec Feliciano apparaissent, pour la première fois, les inscriptions fausses, en grand nombre, systématiquement fabriquées. Son manuscrit en renferme une foule, dont il paraît être l'auteur.

Vers la fin du xve siècle, se rattache à l'épigraphie le grand nom de Pomponius Lætus, illustre par sa naissance, ses malheurs, son enseignement au collège romain, l'académie qu'il fonda à Rome et son ardeur enthousiaste pour la Renaissance latine. Son *De magistratibus, sacerdotiis et legibus Romanorum* et son *De Romanæ urbis antiquitate*, publiés après sa mort, en 1515, montrent en lui un archéologue. On sait aussi qu'il avait rassemblé une collection épigraphique. Des recueils postérieurs indiquent plusieurs textes comme copiés sur les originaux conservés dans sa maison. On n'a malheureusement qu'une très petite partie de ses notes épigraphiques, dont l'autographe a été découvert au Vatican par M. de Rossi. Elles contiennent plusieurs inscriptions nouvelles, par exemple celles d'un monument élevé par les *magistri vicorum urbis* en l'honneur de l'empereur Hadrien, copiées par lui pour la première fois. On ne trouve, dans ce qui reste de lui, qu'une seule inscription fausse, mais bien connue pour telle, et qui avait déjà figuré dans tous les recueils antérieurs.

Les premiers temps du xvie siècle nous ont légué bon nombre de recueils épigraphiques manuscrits. Mais bien peu sont de première main : Cola di Rienzo, Cyriaque, le Pogge, Marcanova servent toujours de fonds commun. Les uns, comme Lilius (Giacomo Giglio, de Bologne, 1448-1513), les copient négligemment. Les autres, comme Ruccellai (Bernardus Oricellarius,

1449-1514), le beau-frère de Laurent de Médicis, qui fut gonfalonier, ambassadeur à Gênes, à Naples, en France, et dans la maison duquel se réunissait l'Académie néoplatonicienne, y ajoutent des textes nouveaux, copiés avec soin sur les monuments. Un enfin, Johannes Jucundus (Fra Giocondo, de Vérone), mort peu après 1520, les transcrit tous, et d'autres encore, même ceux qui n'en valent pas la peine, et les textes faux de Felicianus. Il y ajoute quelques inscriptions de Rome, où il n'est jamais allé, d'après des copies qu'il a reçues. Du reste, sa grosse collection devient à son tour une mine que l'on exploite activement. Sclarino Gammaro, dont le manuscrit doit avoir sa date entre 1489 et 1507, la met à contribution, aussi bien que Ferrarini, Cyriaque et Cola di Rienzo. Le plus grand mérite de Gammarus, c'est de nous avoir conservé un recueil de Pomponius Lætus.

Un Français, Claude de Bellièvre, de Lyon, d'une famille illustre dans la robe, séjourna à Rome vers 1514. Il y fit beaucoup de recherches, mais il s'intéressait surtout aux études de droit canonique; néanmoins, son manuscrit, que le copiste intitule : *Noctes Romanæ mei Claudii Bellievrii Lugdunensis*, renferme quelques inscriptions antiques et modernes. Elles sont assez mal copiées, en lettres cursives, sans séparation de lignes; mais elles ont l'avantage d'avoir été prises sur les monuments.

Dans le même temps, vers 1513, un Brunelleschi, Battista Pietro Zenobio, de la famille du grand architecte Philippe, faisait une collection qui attestait un progrès réel dans l'intelligence des monuments. C'est un recueil de beaux dessins des édifices de la ville de Rome, où se trouvent des textes épigraphiques, presque tous pris dans la ville même. Les inscriptions sont copiées en lettres majuscules, reproduisant assez bien les caractères épigraphiques ; les lignes sont bien séparées; seuls les points séparatifs sont omis. C'est une collection très utile ; car plusieurs des monuments que Brunelleschi a dessinés ont disparu, ont souffert ou ont perdu leurs épigraphes; elle renferme des textes inédits jusqu'alors.

Les manuscrits épigraphiques sont nombreux. Même après que l'imprimerie eut pris un grand développement; beaucoup d'entre eux restèrent inédits; beaucoup même le sont encore. Il y en a du xve, du xvie, du xviie et du xviiie siècles; il y en a probablement de ces siècles du moyen âge qui jusqu'ici ne nous ont rien donné. Les villes d'Italie, certaines villes de l'Europe en possèdent; Rome surtout en renferme beaucoup, et dans les dépôts publics, et dans les collections particulières; il en existe peut-être de précieux près desquels on a passé sans les voir. Il a fallu étudier ces recueils, il faut les étudier encore; il faut toujours revenir à eux comme aux monuments des auteurs classiques, non seulement pour reconstituer l'histoire de l'épigraphie, mais pour faire l'épigraphie elle-même, quand les textes lapidaires sont gâtés, déplacés ou détruits. Ainsi s'est créée toute une branche des études épigraphiques, la critique des manuscrits. Borghesi, dans cette branche, comme dans toutes les autres, a joué le rôle d'initiateur; il a exploré avec persévérance les dépôts de Rome, de Florence, de Turin et de Milan. Depuis lors, trois de ses disciples, MM. Mommsen, Henzen et de Rossi, ont donné des modèles de ce genre de travaux. Le *Giornale Arcadico*, le *Bullettino dell' Instituto archeologico di Roma,* en présentent de nombreux exemples. M. de Rossi a publié, en 1850, *Le prime raccolte,* ouvrage déjà cité plus haut, et depuis de nombreuses notices. M. Mommsen a présenté, dans diverses publications, et dans l'*Index auctorum* de divers tomes du *Corpus* (particulièrement le t. III), les conclusions de ses recherches sur un grand nombre de recueils manuscrits. M. Henzen a résumé d'importantes discussions et indiqué les ouvrages qui les renferment dans l'*Index auctorum* d'autres tomes de cette grande collection (particulièrement le t. VI). Il est certain que l'étude des manuscrits épigraphiques est appelée à jouer dans la science un rôle tout à fait important; quelque brillants que soient les résultats qu'elle a acquis jusqu'à ce jour, elle n'a point dit son dernier mot.

III

XVIe, XVIIe, XVIIIe SIÈCLES

Les progrès de l'imprimerie contribuèrent à faire perdre à l'épigraphie latine son caractère originel de science purement romaine, et le goût s'en répandit promptement hors des limites de l'Italie.

C'est à Augsbourg, en 1505, que fut imprimé le premier recueil d'inscriptions. Son auteur fut le célèbre Conrad Peutinger. Né dans cette ville, d'une famille noble, en 1465, docteur en droit civil et canon de l'Université de Padoue, il avait pu connaître Marcanova, qui y était professeur. A Rome, il avait suivi les leçons de Pomponius Lætus. De retour dans sa patrie, et nommé secrétaire du Sénat, il employa une partie de sa grande fortune à recueillir les monuments de l'histoire locale, livres, antiquités, inscriptions. Il en forma l'un des premiers musées qui furent créés en Allemagne et il en tira vingt-trois inscriptions, qu'il dédia à l'empereur Maximilien sous le titre de *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum et ejus diocæsi*, livre très rare, dont la seconde édition, publiée par lui-même à Mayence et sortie des presses de Jean Schæffer, n'est pas beaucoup plus commune. Elle a pour titre : *Inscriptiones vetustæ romanæ et earum fragmenta in Augusta Vindelicorum et ejus diocæsi, cura et diligentia Chonradi Peutinger, Augustani jurisconsulti, antea impressæ, nunc denuo revisæ castigatæ et auctæ*. Cette édition est de 1520, et contient trente-cinq textes. C'est peut-être le plus beau livre d'épigraphie qui ait jamais été imprimé ; jamais on n'a mieux imité les lettres antiques, ramenées au type du temps des Antonins. Tous les monuments d'ailleurs sont d'une authenticité certaine, et transcrits par l'auteur.

Le recueil de Peutinger ne diffère en rien des recueils manuscrits de l'époque la plus ancienne. C'est une œuvre, en effet, toute locale, non plus romaine, il est vrai, mais dans laquelle

l'auteur a été guidé par le même sentiment qui faisait recueillir par les Romains du moyen âge les inscriptions de la Rome antique.

Les autres recueils du XVI[e] siècle ne diffèrent pas davantage des recueils manuscrits; on y retrouve tous les genres de travaux que ceux-ci présentaient à l'époque précédente : des recueils locaux, sortes de monographies, comme celui de Hüttich, *Collectanea antiquitatum in urbe atque agro Moguntino repertarum*, Schæffer, 1525; des collections d'inscriptions de Rome, comme celle qui porte le nom de Mazocchi; de gros recueils faits au moyen des collections antérieures, comme les *Inscriptiones sacrosanctæ vetustatis* d'Apianus (Bienewitz) et Amantius, publiées à Ingolstadt, chez Fugger, en 1534.

Le recueil publié en 1517 à Rome par Mazocchi a pour auteur Francesco Albertini, et pour titre : *Epigrammata antiquæ urbis*. Il a été très célèbre; mais c'est une compilation mal faite des travaux antérieurs, comme on le vit dès qu'elle parut. Marcangelo Accorso fut chargé de la revoir, et publia des *errata* en 1521 ; on possède aussi un manuscrit d'inscriptions romaines copiées de sa main, tandis qu'il faisait cette revision, et qui révèle un homme bien plus compétent qu'Albertini. Mais le travail de correction le plus important qui ait été fait sur ce recueil n'a jamais été publié. Il consiste dans de nombreuses notes mises en marge de son exemplaire par un savant de la fin du siècle, qui signe A. Lælius Podager : c'est peut-être Antonio Lelli, connu, comme d'ailleurs Accorso, par des poésies. On en signale trois exemplaires; ils portent ces corrections sur leurs marges. L'un est à Florence, l'autre à Rome, le troisième appartenait à M. Léon Renier, et ce dernier est l'original sur lequel ont été copiés les deux autres. Les notes de Lælius Podager ont une très grande valeur.

Le plus digne d'être cité de tous les épigraphistes du XVI[e] siècle est Martin de Smedt (Smettius), de Bruges, qui fut, de 1545 à 1551, secrétaire du cardinal de Carpi. Son ouvrage, dont le manuscrit a subi mille vicissitudes, faillit disparaître et périt en

partie. Il ne fut publié qu'en 1588, par Jean Van Does (Jean Douza), ambassadeur des Provinces-Unies en Angleterre et premier curateur de l'Université de Leyde, qui chargea de ce soin Juste Lipse. Il contient environ trois mille cinq cents inscriptions, plus un *auctarium* de cinq ou six cents autres, recueillies par Juste Lipse. Très savant et très consciencieux, Smedt ne manque jamais d'indiquer quelles sont les inscriptions qu'il a vues, et de quelles sources il a tiré les autres; la mention *Vidit Smettius*, dans les recueils postérieurs, est un brevet d'authenticité.

Le goût des inscriptions romaines était extrêmement répandu, mais l'épigraphie comme science n'était pas encore constituée. Déjà pourtant des hommes intelligents avaient commencé à comprendre son application scientifique. Tous deux contemporains de Smedt, collecteur si exact et si scrupuleux, Alde Manuce cherche dans les inscriptions les monuments de l'ancienne orthographe, et Augustinus applique leur connaissance à l'étude du droit.

Alde, fils de Paul Manuce, né à Venise en 1547, célèbre dès l'enfance comme érudit avant de l'être comme imprimeur, a publié dans son *Orthographiæ ratio* (1 vol. in-18 de 800 p., 2e éd. 1566), plus de mille cinq cents inscriptions romaines. Son œuvre n'a pas été stérile, car elle reposait sur une idée juste; c'est uniquement d'après les inscriptions qu'on peut retrouver les règles de la véritable orthographe latine, altérée et défigurée dans les manuscrits des auteurs classiques, qui datent d'époques basses, des siècles d'ignorance.

Les savants allemands ont continué l'œuvre d'Alde, et la poursuivent avec succès[1].

Antonio Agustin (Antonius Augustinus), né à Saragosse en 1516, fut auditeur de Rote sous Paul III, puis archevêque de Tarragone où il mourut en 1586. Il a écrit un ouvrage sur les médailles de la République romaine, un autre intitulé : *Dialogos*

1. Voy. Brambach, *Hülfsbüchlein für lateinische Rechtschreibung*. Leipzig, 1872.

de las medallas, inscripciones, y otras antiguëdades (1 vol. gr. in-4, 1575), qui a été traduit en latin, en italien, souvent réimprimé, et qui témoigne, chez son auteur, d'une intelligence très juste des antiquités romaines. Enfin, il a publié son *De legibus et senatus consultis* (Rome, 1583, in-4), où sont reproduits et expliqués les textes législatifs connus par les auteurs et par l'épigraphie; c'est le premier ouvrage de ce genre que l'on ait publié.

Ainsi, au XVIe siècle, le goût des études épigraphiques commençait à se répandre dans tout l'Occident. Si Albertini, Accorso, Manuce, Lælius Podager sont Italiens, Peutinger, Hüttich, Apianus et Amantius sont Allemands, Smedt est Flamand, Agustin est Espagnol. De plus, la valeur des inscriptions romaines est comprise : Smedt les traite avec le respect que méritent ces précieux textes; Alde Manuce et Agustin y voient le moyen d'étudier historiquement la langue et la législation romaines. Tous trois ont fait des œuvres qui n'ont pas été dépassées avant le XIXe siècle, et l'âge qui a vu leurs travaux est une belle époque pour les études d'où la science épigraphique devait naître.

Et cependant elles suscitaient des défiances, même des persécutions. En voici un exemple curieux : Juan de Celaya, vaniteux philosophe, qui professa à Coqueret jusqu'en 1515, puis à Sainte-Barbe pendant sept ans, et qui eut son heure d'influence comme chef de l'école où fleurissait le célaïsme, mélange un peu incohérent des idées d'Ockham, de Duns Scot et de saint Thomas, s'était retiré, en 1524, à Valence, sa patrie. « Voyant se propager, dit M. Quicherat (*Hist. de Sainte-Barbe,* t. I, p. 221), le goût des antiquités, et mortifié peut-être de ce que les savants s'adonnaient à la lecture des anciennes inscriptions plutôt qu'à celle de ses livres, il représenta comme une abomination que des chrétiens passassent leur temps à déchiffrer les monuments de l'idolâtrie. Il eut le triste avantage de persuader les autorités de Valence, de sorte que, dans cette ville, où abondaient les ruines de l'époque romaine, toutes les pierres portant trace d'écriture furent recueillies pour être employées à la fondation d'un pont que l'on avait décidé de construire. »

De tels actes de réaction montrent avec quel goût s'adonnaient à l'étude des inscriptions romaines les hommes qui ne s'attardaient plus dans les études stériles, si chères à Celaya et à ses pareils.

Il n'est pas jusqu'aux faussaires qui ne montrent avec quelle avidité les inscriptions étaient recherchées et recueillies. Pirro Ligorio, Napolitain, grand architecte qui, avec Vignole, fut chargé de continuer l'œuvre de Michel-Ange à Saint-Pierre, en a fait un nombre infini. On a de lui trente volumes manuscrits à la Bibliothèque royale de Turin, douze à la Vaticane, dix à la Barberine, Personne n'a jamais eu la main plus déliée et plus habile : il existe au Louvre quelques dessins de lui qui sont des chefs-d'œuvre de finesse. Ses manuscrits sont remplis de magnifiques dessins, mais les inscriptions qui les accompagnent sont presque toutes fausses ou interpolées. Néanmoins, de son temps, la science épigraphique était si peu avancée que les faiseurs de recueils recevaient, avec reconnaissance, les notes qu'il leur communiquait, et puisaient dans ses manuscrits avec une confiance presque entière. Parmi les plus complètement mystifiés figurent Onofrio Panvini (Onuphrius Panvinius), qui a inséré un très grand nombre d'inscriptions *Ligoriennes* dans ses *Fasti et Triumphi* (Venise, 1557), dans son *De ludis sæcularibus* (Heidelberg, 1588), dans son *De ludis circensibus* (Venise, 1600), dans son *De Republica romana* (Venise, 1581), et Étienne Wynants, surnommé Pighius, Hollandais, qui en a rempli ses *Annales magistratuum et provinciarum* (Anvers, 1599-1615). Quand on songe au grand nombre d'inscriptions fausses qui s'étaient déjà répandues et qu'on voit ce que Ligorio en mit en circulation de nouvelles, on cesse de regretter que les progrès de la science épigraphique se soient fait attendre presque jusqu'à nos jours. Si les règles en eussent été connues au xv[e] ou au xvi[e] siècle, il aurait suffi qu'un homme d'imagination, avec quelque talent d'artiste, fût animé du désir de duper le public pour qu'il pût donner à jamais droit de cité dans tous les recueils aux produits bâtards de sa fantaisie. Heureusement, Ligo-

rio n'en savait pas plus que ses victimes, et les inscriptions faites par lui se trahissent presque toujours à certaines fautes contre les règles. On connaît assez maintenant les lois de l'épigraphie romaine pour n'avoir plus grand chose à craindre des falsificateurs d'autrefois.

Dans les siècles qui ont précédé le nôtre, l'épigraphie n'était pas encore assez avancée pour avoir une existence à part et un développement indépendant; sa marche a suivi celle de toutes les études qui ont l'antiquité pour objet. Le XVIe siècle, pour toutes ces études, est un âge d'efforts ardents; il semble qu'on se presse avant tout d'imprimer; on veut faire connaître tous les instruments de la science, jusque-là renfermés dans les manuscrits; puis, la curiosité étant surexcitée, on ramasse, de toutes parts, ce qui reste des œuvres de l'antiquité. Le mouvement scientifique du XVIe siècle a été général et puissant, mais tumultueux et souvent sans méthode. Au XVIIe siècle, les richesses conquises sont déjà innomblables, et en même temps la vue scientifique est plus calme, plus nette, peut-être plus profonde ; on éprouve le besoin de classer, d'inventorier et aussi d'interpréter et de comparer, tandis qu'au siècle précédent on s'était surtout occupé de découvrir et de répandre. C'est l'époque des travaux d'ensemble, des grandes collections sur lesquelles vivent encore les sciences historiques. Le XVIIe siècle en a fini plusieurs, il a légué l'achèvement des autres aux siècles qui sont venus après. A l'érudition fiévreuse et passionnée des hommes de la Renaissance, succède le travail patient des Bénédictins.

L'épigraphie, qui ne cherchait guère auparavant qu'à amasser des textes, suit alors la marche commune. On avait jusque-là travaillé chacun pour soi, en quelque sorte, et le plus souvent chacun chez soi; mais le nombre des inscriptions connues commençait à devenir immense, et, le besoin d'un recueil universel se faisant de plus en plus sentir, cette œuvre fut exécutée dès le commencement du siècle.

L'idée d'un recueil général était loin d'être nouvelle, mais elle s'était longtemps arrêtée aux inscriptions en vers. L'Antho-

logie palatine avait servi de modèle à Abstemius (1505) ; longtemps après, elle en servit encore à Ferretti (1672), et à P. Burmann neveu (1759-1775), mais ces ouvrages ne sont pas faits pour servir à l'épigraphie : la critique épigraphique et historique y fait complètement défaut. Le premier *Corpus* général des inscriptions latines, celui qui fait date dans la science par l'immense service qu'il lui a rendu, est l'ouvrage de Gruter.

Parmi les savants de la fin du xviᵉ siècle et du commencement du xviiᵉ, Jean Gruyters (Janus Gruterus) fut certainement un des plus laborieux. Son *Thesaurus criticus* (1603-1612), ses *Deliciæ poetarum* (1608-1614), ses éditions avec commentaires de Plaute, d'Apulée, de Sénèque, de Stace, de Martial, de Tacite, de Cicéron, de Salluste, de Tite-Live, de Velléius Paterculus, de l'Histoire Auguste, témoignent de la variété de ses travaux.

Il était professeur à Heidelberg et conservateur de la Bibliotèque Palatine, lorsqu'il conçut l'idée d'un recueil universel de toutes les inscriptions romaines.

Il employa à cet énorme travail les dernières années du xviᵉ siècle. Il fit appel à tous les savants, et, de tous les coins de l'Europe, les inscriptions affluèrent chez lui. Joseph Scaliger, Marc Welser, Agustin et d'autres érudits qui appartiennent, par leur âge, plus particulièrement au xviiᵉ siècle, tels que Camden, le P. Sirmond, Boissard, lui envoyèrent des notes ; malheureusement il en reçut aussi de Ligorio, et il emprunta beaucoup à ses dupes, Panvinius et Pighius. L'ouvrage fut terminé en 1601, et célèbre avant d'avoir vu le jour. Il était dédié à l'empereur Rodolphe II, qui, plein d'admiration pour ce travail immense, donna à l'auteur le titre de comte palatin avec un privilège général pour tous les livres qu'il voudrait publier. Gruter, dans sa modestie, n'accepta que le privilège pour son recueil d'inscriptions. Il en reçut d'Henri IV un semblable, et le grand imprimeur flamand Commelin se chargea de l'impression. Elle commença en 1602 et ne finit qu'en 1615. L'ouvrage est un in-folio de mille deux cent seize pages, avec un autre volume de deux cents pages qui contient les tables. Gruter fut aidé, dans

la revision des épreuves, par Marc Welser, petit-neveu de Peutinger, et par Joseph-Juste Scaliger. Le recueil contient plus de douze mille textes épigraphiques, dont la moitié au moins étaient inédits.

Gruter était philologue, il n'était pas épigraphiste, et très probablement n'avait jamais vu une inscription en original. Son ouvrage montre les qualités d'un éditeur consciencieux et savant, mais il présente les plus graves défauts. Il respecte soigneusement les textes qu'on lui a confiés, il ne se permet aucune addition, il indique toujours les provenances, il s'abstient de tout commentaire. Mais son ignorance de l'épigraphie l'a conduit à admettre beaucoup d'inscriptions falsifiées, et surtout à choisir pour son ouvrage une classification défectueuse.

Quand Gruter emprunte à Ligorio, il l'indique, et ces emprunts sont heureusement peu fréquents. Mais, quand il emprunte à Pighius, à Panvinius, à certains autres, il n'aperçoit pas derrière eux le faussaire qui les a trompés, et c'est ainsi qu'il a admis de seconde main beaucoup d'inscriptions ligoriennes.

Gruter a divisé son recueil par ordre de matières en vingt-deux parties, et c'est cette division qui est le principal vice de l'ouvrage. D'abord l'interprétation des textes épigraphiques était encore dans l'enfance, de sorte que le classement est souvent des moins exacts. Mais c'est surtout l'ordre adopté qui est mauvais. Il ne respecte pas le groupement naturel des textes, l'ordre géographique des provenances. Il est impossible, avec Gruter, de reconstruire l'histoire administrative d'une province ou d'un municipe; il faudrait plusieurs mois de travail pour réunir tout ce qui concerne une cité ou une institution. Mais on n'avait, au temps de Gruter, aucune idée de l'organisation véritable du monde romain. Le XVII[e] siècle n'a jamais su distinguer, dans l'antiquité, les temps, les pays, les races; il se faisait des anciens une idée générale, abstraite, littéraire : Dioclétien, Trajan, Pompée, ne lui paraissaient pas très différents des héros d'Homère, d'Hannibal, de Mithridate ou de Genséric.

Ce qui est vraiment œuvre d'épigraphiste, dans le *Corpus*

de Gruter, c'est la part de Scaliger. Ce père de la chronologie possédait un savoir très vaste et un esprit très vif. Le volume des *Tables* est entièrement de lui : ces *Indices* sont un commentaire perpétuel des inscriptions publiées, commentaire rempli de fautes, mais riche de découvertes, œuvre d'un homme qui a vu les monuments et qui, s'il se trompe souvent parce qu'il ne sait que ce que sait son siècle, souvent aussi trouve le vrai à force d'intelligence et de sagacité.

Le travail de Gruter fait époque, à plusieurs titres, dans l'histoire de l'épigraphie. D'abord, il est la première œuvre de ce genre qui ait été réalisée. Ensuite, il réunit un moment, dans une action commune, les principaux savants de l'époque intermédiaire entre le XVI[e] siècle et le XVII[e]. Enfin, il servit de point de départ à presque tous les travaux qui suivirent.

Au point de vue purement historique, les épigraphistes du XVII[e] et du XVIII[e] siècles peuvent se diviser en deux classes.

Les uns ont seulement ajouté au nombre des inscriptions connues, et leurs ouvrages, à proprement parler, ne sont que des suppléments à celui de Gruter ; les autres ont fait marcher la science, y ont porté des vues nouvelles, ont entrepris ou réalisé quelque chose pour son avancement.

Si ces derniers sont peu nombreux, la liste des premiers serait fort longue. Plusieurs d'entre eux s'annoncèrent franchement comme continuateurs de Gruter ; par exemple Reinesius, de Gotha, dans son *Syntagma inscriptionum antiquarum cum primis Romæ veteris quarum omissa est recensio in vasto Gruteri opere* (Leipzig, 1682) ; Doni, de Florence, dont le recueil, demeuré manuscrit, a été publié en 1731 ; Gudius (Marquardt Gude), de Rendsborg, en Holstein, mort en 1689, dont le recueil fut publié par Kool et Hesel, en 1731 ; Jacques Spon, d'Avignon, qui fit paraître, en 1673, sa *Recherche des antiquités de Lyon*, exact et savant ouvrage où les inscriptions sont assez bien comprises, en 1678, son *Voyage en Italie et en Grèce*, avec les inscriptions rapportées par lui, et enfin, en 1685, les *Miscellanea eruditæ antiquitatis, in quibus marmora, statuæ, musiva, toreu-*

mata. gemmæ, numismata Grutero, Ursino, Boissardo, Reinesio aliisque ignota referuntur et illustrantur; enfin Fabretti, dans l'appendice de son *Inscriptionum explanatio*. Beaucoup d'ouvrages ne sont que des recueils locaux et concourent à compléter le *Corpus* général. Telles sont les publications de l'illustre Camden, qui, dans sa *Britanniæ descriptio*, dont la meilleure édition est de 1610, a inséré toutes les inscriptions de Bretagne qui étaient connues de son temps; du P. Gauthier, Augustin, dont l'ouvrage a pour titre : *Siciliæ objacentiumque insularum et Bruttianorum antiquæ tabulæ, sive inscriptiones* (Messine, 1624) ; de Sertorio Orsato, de Padoue, dont les *Monumenta Patavina* sont de 1652; de Charles César, comte de Malvasia, Bolonais, dont les *Marmora Felsinea* sont de 1690 ; de Damaden, qui publia l'*Album Canusii*, c'est-à-dire la liste des décurions du municipe de Canusium que l'on venait de découvrir et qui devait jeter une si grande lumière sur la vie municipale dans l'empire romain ; de Philippe della Torre, évêque d'Adria, qui publia, entre autres ouvrages, les *Monumenta veteris Antii* (Rome, 1700-1714), et de vingt autres encore.

Parmi ces épigraphistes du XVIIe siècle, le comte Sertorio Orsato, de Padoue (1617-1678), se distingue, non par sa science, mais par ses travaux théoriques. C'était, d'ailleurs, un homme d'une rare sincérité. Il en donna la preuve en reconnaissant, malgré tout le monde, que les ossements et l'inscription tumulaire attribués à Tite-Live, et dont Padoue était si fière qu'elle les avait placés dans sa curie — où ils sont encore — appartenaient, en réalité, à un T. Livius Halys, affranchi et membre d'un collège de prêtres où n'entraient que de petites gens. Orsato a travaillé au progrès de l'épigraphie comme science, par deux ouvrages importants. L'un, *I marmi eruditi* (Padoue, 1669), qu'il ne faut pas confondre avec un autre du même titre, publié en 1719 par son petit-fils, est consacré à l'étude des monuments au point de vue philologique. L'autre, *De notis Romanorum* (Padoue, 1672), est une explication des sigles et abréviations épigraphiques, espèce de Manuel du lecteur d'inscriptions,

où Orsato a réuni et mis en ordre tout ce que l'on savait alors.

On ne se contentait plus, au XVIIe siècle, de recueillir les inscriptions ou même de les lire et de les expliquer tant bien que mal. On commençait à les rapprocher, à comparer; on essayait d'en tirer ce qu'elles peuvent donner pour la connaissance des institutions et de la vie publique des Romains. Beaucoup de mémoires publiés alors ou présentés aux Académies, aux Sociétés savantes du temps, attestent ce travail de critique, d'application de l'épigraphie à l'histoire. Plusieurs sont intéressants. Tel est celui de Zabarella sur les *Arruntii*, présenté en 1655 à l'Académie des Ricovrati de Padoue; tel est le grand travail du cardinal Noris, préfet de la Vaticane, publié en 1681 sous le titre de *Cenotaphia Pisana*, et qui contient, à propos de deux inscriptions de Pise, une étude des institutions municipales. Ce même cardinal Noris, qui était un très savant homme, a publié aussi une *Epistola consularis* (Bologne, 1683), dans laquelle est essayé, sur les consuls de l'an 29 à l'an 219 de notre ère, le travail de restitution chronologique que Borghesi, de nos jours, a repris pour tous les consuls. Reinesius écrivait, dès 1660, à Ruperti, des *Lettres sur les familles romaines*, où il donnait l'exemple d'un genre de travaux dont Borghesi devait aussi plus tard montrer l'importance capitale.

Mais le prince des épigraphistes du XVIIe siècle est, sans comparaison, Fabretti.

Raffaële Fabretti, né à Urbino en 1618, mort à Rome en 1700, consacra sa vie à étudier l'antiquité romaine. Il correspondait avec Spon, le seul, peut-être, qu'on puisse, à cette époque, placer sur la même ligne que lui. Il fit de sa maison un musée, où il réunit quatre cent trente monuments portant des inscriptions latines. Il avait été secrétaire du cardinal Carpegna, et fut nommé, par celui-ci, surintendant des Catacombes. Dès ce moment, fixé à Rome comme chanoine de Saint-Pierre, il se donna tout entier à la recherche des textes épigraphiques. Il vérifiait, sur les monuments de la ville, ceux qui étaient déjà connus; il sondait les ca-

tacombes pour trouver les souvenirs des premiers chrétiens ; il parcourait sans cesse la campagne romaine, où il devint et resta légendaire. Son cheval, Marco Polo, s'était, dit-on, identifié avec la passion de son maître : il s'arrêtait de lui-même devant les pierres à inscriptions.

Fabretti a publié trois grands ouvrages : *De aquæductibus urbis Romæ dissertationes* (Rome, 1680, 2ᵉ éd., *ibid.*, 1788); *De columna Trajani syntagma, accedunt explicatio tabellæ anaglyphæ Homeri Iliadem continentis et Emissarii Lacus Fucini descriptio* (Rome, 1683); enfin, *Inscriptionum antiquarum quæ in ædibus paternis asservantur explicatio* (Rome, 1699). Le plus important est le dernier. La publication des monuments appartenant à l'auteur n'est que le prétexte du livre. Il n'en possédait que quatre cent trente et il en publie près de quatre mille six cents. Il ne faut cependant pas s'exagérer le mérite de Fabretti. On rencontre, dans son recueil, un bon nombre d'inscriptions suspectes. Il a adopté une classification analogue à celle de Gruter. Les tables sont insuffisantes. En un mot, il n'a pas découvert ce qui manquait aux hommes de son temps, les principes mêmes de la science. Mais, sur des points particuliers, dont quelques-uns ont de l'importance, il a pleinement réussi, il a fait d'heureuses découvertes. Sa collection d'inscriptions chrétiennes, qui en compte trois cents, est la plus forte qui eût encore été publiée. On n'avait guère recueilli jusque-là que les textes chrétiens en vers. Il a eu, en outre, le mérite d'attirer, le premier, l'attention sur les marques des briques romaines, auxquelles personne n'avait pris garde. Ces petits textes sont très précieux. Les briques portent, en effet, le nom du propriétaire de la briqueterie et la date de leur fabrication. Or, presque tous les monuments romains sont plus ou moins en briques, soit nues, soit cachées par un revêtement de stuc, de pierre ou de marbre. Les briques signées datent avec certitude le monument dont elles proviennent et peuvent servir en même temps à compléter ou à corriger les Fastes consulaires.

En recueillant ces parcelles de l'histoire, en ouvrant de nouveaux chemins à la curiosité et aux recherches, Fabretti a bien

mérité de l'épigraphie. On ne pouvait attendre davantage d'un homme à qui manquait encore le grand instrument de la science, c'est-à-dire la vraie méthode.

Encore plus que celles de l'âge précédent, les collections du XVIIe siècle sont encombrées d'inscriptions fausses. Ligorio a fait tache d'huile. Les *Schedæ Barberinæ*, auxquelles Fabretti lui-même a fait de trop nombreux emprunts, appartiennent à ce faussaire. Les *Schedæ Vaticanæ* sont un peu moins suspectes, si quelque chose venant de lui mérite d'être pris au sérieux : Fabretti les a consultées. Gudius, dans son tome III, a beaucoup de textes *ligoriens*. De Ligorio proviennent encore les *Schedæ Sangermanianæ*, où a puisé Reinesius. Les *Schedæ Piccartianæ*, enfin, que Reinesius a aussi exploitées, sont des notes prises par Michel Piccart dans un certain manuscrit de Rome qui paraît aussi ligorien. Le travail de l'école moderne parviendra seul à expulser ce que le plus fécond des faussaires a fait entrer dans les anciens recueils.

Les travaux de tant d'épigraphistes mettaient au jour une foule d'inscriptions que Gruter n'avait pas connues. Son *Corpus* était insuffisant et, de plus, il devenait rare, les exemplaires s'en vendaient cher. Au commencement du XVIIIe siècle, un libraire d'Amsterdam, François Halma, résolut d'en donner une édition complétée. Celui qu'il choisit pour diriger cette œuvre était, comme Gruter, philologue; mais il n'était pas intelligent comme Gruter l'avait été. Georges Græve (Grævius) mourut avant d'avoir fini sa tâche; elle fut achevée par Pierre Burmann et Holten, qui avaient travaillé avec lui. L'édition, publiée par eux, comprend 4 vol. in-folio (1707). Elle est fort belle : le papier est magnifique; des planches, œuvres de J.-J. Boissard, de Besançon, y figurent les monuments; on a pris soin de conserver la pagination de la première édition et le même nombre d'inscriptions par page, portant les mêmes numéros. Mais cette édition de Grævius, recherchée des bibliophiles et qui, en grand papier, atteint des prix élevés, est bien loin de valoir la première. Les auteurs ont manqué leur but. Ils avaient, à leur portée, les re-

cueils manuscrits et imprimés faits depuis le temps de Gruter; ils avaient l'exemplaire de Gruter, avec des corrections de sa main; ils avaient un autre exemplaire corrigé par un homme encore plus compétent, Gudius; mais ils n'étaient pas capables de tirer parti de ces ressources, pas un des trois n'étant épigraphiste. Ils n'ont pas ajouté une seule inscription au *Corpus* primitif. Ils se sont contentés d'indiquer, après chaque inscription, le renvoi aux autres recueils, et c'est la seule utilité que présente leur travail. Ils corrigent parfois Gruter, mais le plus souvent c'est à tort. Boissard, qui a fait leurs planches, était un architecte. Il s'occupait beaucoup d'antiquités, mais n'y connaissait rien. Ses dessins, sans aucun caractère, sont d'une ridicule infidélité.

Cette seconde édition de Gruter, bien loin d'annuler la première, ne peut même pas la remplacer. L'ancienne est la seule que l'on cite, elle est toujours préférée à la seconde pour l'étude épigraphique des textes, et elle coûte infiniment moins.

Ce fut un malheur que Grævius et ses collaborateurs eussent si complètement failli à leur tâche. La science se débattit pendant tout le XVIII[e] siècle dans les mêmes entraves qu'avant Gruter. Le nombre des inscriptions avait quadruplé depuis lui, Fabretti, seul, en ayant donné plus de quatre mille nouvelles; mais elles étaient dispersées dans un nombre infini de recueils, la plupart sans tables suffisantes, comme celui de Fabretti, ou sans ordre, comme celui de Spon.

Malgré cette gêne, le XVIII[e] siècle offrirait un nombre immense de noms d'auteurs et d'ouvrages à qui en ferait le catalogue.

L'Italie tient toujours le premier rang avec Vignoli, mort en 1753, qui publie la colonne Antonine; Bianchini, mort en 1729, astronome, qui publie cependant trois ouvrages d'épigraphie; Passionei, qui édita les monuments réunis par son oncle, le cardinal Passionei; Maffei, dont le *Museum Venorense*, 1749, a passé pendant longtemps pour le meilleur ouvrage épigraphique. Muratori, l'éditeur des *Rerum italianarum scrip-*

tores, donne un *Novus thesaurus veterum inscriptionum,* auquel Donati, en 1754, ajoute un copieux supplément. Le P. Eduardo Corsini, l'auteur des *Fasti Attici*, essaie d'établir la *Series præfectorum urbis ab urbe condita ad annum usque* 1353, *sive a Christo nato* 600. (Pise, 1763.) Gabriel Castello, prince de Torremuzza, né à Palerme en 1727, publie avec un grand luxe les *Inscriptions siciliennes.* Le P. Oderico, jésuite, Olivieri degli Abbati, qui édita Cyriaque d'Ancône et les *Marmora Pisaurensia* ; le P. Zaccaria, de Venise, avec ses *Marmora Salonitana*, ses *Excursus Litterarii* et son *Iter litterarium per Italiam*, 1767, méritent de n'être pas oubliés dans la foule des auteurs et des livres.

Foule nombreuse, car, à cette époque, l'érudition en Italie est devenue la grande mode; partout les hommes instruits, les amateurs recueillent les monuments antiques; des collections se créent, s'augmentent, puis sont mises au jour dans de luxueuses publications; les ouvrages locaux abondent; les mémoires sur des points de détail sont nombreux. Quant aux recueils, le plus grand nombre se rattache encore à l'ancien Gruter. Torremuzza adopte ses divisions. Muratori, dont le *Thesaurus* n'a pas moins de vingt mille numéros et n'est pas tout à fait divisé comme celui de Gruter, avoue néanmoins qu'après avoir eu la pensée de créer un *Corpus* général, il s'est résigné à ne faire qu'un supplément à Grutter et à ses continuateurs. Ce *Thesaurus*, du reste, n'est nullement un chef-d'œuvre ; l'auteur n'était pas épigraphiste ; son recueil est fait négligemment ; il reproduit, sans commentaire, sept ou huit fois les mêmes textes ; ses transcriptions sont souvent inexactes ; sa classification ne vaut rien ; ses *Indices* sont bien au-dessous de ceux de Joseph Scaliger ; enfin il a fait grand usage des *Schedæ Farnesianæ*, qui sont d'origine ligorienne, et on ne sait pas d'où provient ce qu'il emprunte à ses propres *Schedæ*.

Les ouvrages de cette époque sont de mérite très inégal. Il y en a de très mal faits : Gori, † 1757, très fécond et utile auteur qui a donné les inscriptions de l'Étrurie et étudié la sépulture des affranchis et des esclaves de la maison des Césars, est d'une

négligence déplorable, et Guasco, conservateur du musée du Capitole, qui a publié les inscriptions de cette collection en 1775, a certainement rédigé le plus mauvais recueil qui existe.

Alessio Simmaco Mazzocchi, né en 1684 à Santa-Maria (Capoue), et mort à Naples en 1771, est peut-être, de tous ces savants, le seul comparable à Fabretti.

Ce n'est pas seulement un collectionneur, c'est un véritable archéologue. Il avait publié beaucoup d'ouvrages, tous justement estimés, dont plusieurs se rapportaient à l'épigraphie, et traitaient de questions quelquefois difficiles. Naturellement il n'est pas toujours heureusement inspiré; son traité : *De dedicatione sub ascia,* 1738, par exemple, dans lequel il rapporte et discute toutes les opinions sur la matière, se termine par l'exposé de la sienne, qui ne vaut pas mieux que les autres. Mais son mémoire : *In mutilum campani amphitheatri titulum aliasque nonnullas campanas inscriptiones*, 1727, et ses commentaires : *In regii Herculanensis musæi æneas tabulas Heracleenses*, 1754-1755, sont des ouvrages très sérieux. Le dernier est l'explication de deux lois, dont l'une est la *lex Julia municipalis*, que César fit passer en 45 pour donner aux colonies et aux municipes de l'Italie une constitution conforme à celle de Rome; le commentaire de Mazzocchi est encore aujourd'hui un des meilleurs ouvrages qu'on possède sur le droit municipal des Romains.

L'Espagne, au XVIII[e] siècle, ne présente guère que la *Sylloge* des inscriptions de Catalogne, par Finestris de Montesalvo, 1762, dont les monuments sont reproduits par Florès au t. XXIV de l'*Hispania sacra.*

Les pays du Nord ne sont pas en arrière. La Suisse nous présente, avec d'autres, un des hommes les plus laborieux qui se soient occupés d'épigraphie. Gaspard Hagenbuch, de Zurich, connu surtout de son temps par ses *Lettres épigraphiques* au président Bouhier et à Gori, et par deux mémoires, d'ailleurs faibles, a laissé une masse de notes, qui représentent un travail prodigieux. Hagenbuch avait lu, plume en main, *tous les recueils* y compris les tables qu'il avait vérifiées, et pour lesquelles il avait

fait des *errata* complets. Orelli, dans notre siècle, a beaucoup consulté ces papiers. La vérité oblige à dire qu'il y a surtout puisé des erreurs; tout ce qu'a écrit Hagenbuch est diffus, lourd, confus, presque incompréhensible; ses explications sont bizarres et dénotent un esprit faux. Tout autre est Hultmann, jurisconsulte hollandais, mort à vingt-neuf ans, laissant un écrit posthume qui témoigne d'autant de science que d'esprit: ses *Miscellanea Epigraphica* (Zutphen, 1758) sont des restitutions souvent heureuses d'inscriptions altérées dans Muratori. En Angleterre, on trouve des faiseurs de recueils, mais pas de vrais épigraphistes. Thomas Gale, en 1709, se contente d'insérer, dans son *Antonini Iter Britanniarum*, les inscriptions trouvées en divers lieux. Horsley, dans sa *Britannia Romana*, 1732, donne beaucoup d'inscriptions, mais assez mal reproduites. Pococke, 1752, et Chandler, 1774, ne sont que des voyageurs en Orient; ils publient, plus ou moins bien copiées, les inscriptions qu'ils ont vues, et tout cela est fort médiocre.

La France seule, au XVIIIe siècle, partage avec l'Italie l'étude sérieuse des inscriptions. Tout un groupe d'épigraphistes travaille avec succès dans le Languedoc et la Provence : Nîmes est leur centre commun. Là figurent le président Bouhier, le président de Valbonnais, deux Nîmois, Séguier et Ménard, tous amis des antiquités, connus par d'estimables travaux. Ils correspondent avec les épigraphistes étrangers, avec Hagenbuch, avec des Italiens surtout; ils fournissent des textes à Muratori. Dans cette pléiade, le plus habile est Joseph Bimard de La Bastie, baron de Montsaléon, né à Carpentras en 1703, mort, malheureusement fort jeune, en 1742. Bimard de la Bastie, pour son temps, fut un érudit de premier ordre; c'est, après Spon, l'épigraphiste le plus savant de notre pays avant le XIXe siècle, et il avait une netteté d'esprit qui manquait à son devancier. Ses travaux sont des mémoires à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il fut associé à trente et un ans, des articles du *Journal de Trévoux* et des dissertations qui figurent dans le *Recueil* de Muratori, auquel il a fourni plus de sept cents textes. Il n'avait pas atteint,

quand il fit ces dernières, toute l'expérience qu'il dut avoir plus tard; l'une d'elles est consacrée à l'étude d'une inscription fausse, dont il n'a pas vu la fausseté. Il était néanmoins supérieur à Muratori et aux autres. Il était en même temps très bon numismate; on lui doit une édition estimée de la *Science des Médailles* du P. Jaubert.

Pendant que tant de travaux se faisaient en Italie et en France, une grande œuvre semblait prête à réclamer le concours des savants; on songeait à un nouveau *Corpus*.

Ce grand projet était l'œuvre de deux hommes : un Italien et un Français. Le premier était un grand poète, qui, comme Léopardi dans notre siècle, était érudit et antiquaire, le marquis Scipion Maffei; le second, Jean-François Séguier, était fils d'un conseiller au présidial de Nîmes. Né en 1703, il n'était encore connu par aucun grand ouvrage; l'auteur du *Museum Veronense*, au contraire, avait publié en 1733, à Paris, les *Galliæ antiquitates selectæ*, où figuraient les inscriptions de Narbonne, mais d'après les copies de Séguier. Maffei avait rencontré Séguier à Nîmes, ils s'étaient attachés l'un à l'autre; Séguier le suivit dans tous ses voyages et ne le quitta qu'à sa mort. Dès 1732, ils avaient lancé le prospectus du recueil projeté, et, jusqu'en 1736, ils voyagèrent pour en recueillir les éléments. Maffei, depuis vingt années, s'occupait à réunir à grands frais des monuments antiques. On assurait que, dans leurs voyages, lui et Séguier copièrent environ vingt mille inscriptions.

Malheureusement, Maffei eut moins de persévérance que d'ardeur. La publication de Muratori (1739-1742) le découragea, bien à tort, et il abandonna l'entreprise. Il légua à Vérone, sa patrie, sa collection de monuments, et se contenta de la publier sous le titre de *Museum Veronense*, en 1749. Cet ouvrage qui contient, dans trois appendices, des inscriptions étrangères au musée de Vérone, ne mérite pas sa grande réputation. Maffei était doué d'une rare pénétration, mais il avait un défaut, commun à beaucoup d'épigraphistes quand ils ont l'intelligence rapide et l'esprit impatient : il lisait avec sa pensée au lieu de lire avec

ses yeux; il voyait sur la pierre ce qu'il y eût mis s'il avait été le graveur; il rejetait trop aisément comme faux ce qu'il ne parvenait pas à comprendre; et il corrigea souvent de travers les transcriptions scrupuleuses de Séguier.

Il est difficile de savoir ce qu'aurait été le *Corpus* exécuté par ces deux hommes. Par ce qu'ils en ont dit, nous savons qu'il aurait embrassé les inscriptions de l'antiquité grecque et latine, et que son plan n'aurait pas différé, par le principe ni par l'ensemble, du plan malheureux de Gruter.

Maffei était né en 1675, il mourut à Vérone en 1755. Il légua à Séguier ses manuscrits et sa bibliothèque, et celui-ci les apporta à Nîmes, où il continua ses travaux. En 1759, il restitua l'inscription de la maison carrée de Nimes, au moyen des trous des clous qui, dans l'antiquité, attachaient les lettres de bronze doré qui la forment : ce fut un de ses beaux succès. Pour ne pas perdre tout le travail fait en commun avec Maffei, il résolut de dresser un catalogue de toutes les inscriptions connues. Ce travail, qui est manuscrit, et se trouve à la Bibliothèque Nationale, se compose de 2 vol. gr. in-folio pour les inscriptions latines, et d'un vol. petit in-folio pour les inscriptions grecques. Les textes y sont en ordre alphabétique désigné chacun par ses premiers mots. Cet *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus* ne peut être d'une grande utilité en lui-même, mais eût été un document précieux pour la construction d'un *Corpus*.

Séguier fut nommé, en 1772, associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et il mourut à Nîmes en 1784. En mourant, il légua à l'Académie de sa ville natale sa maison et sa bibliothèque, comprenant celle de Maffei, ainsi que leurs manuscrits et leurs notes. Cette bibliothèque forme un des fonds de la Bibliothèque de la ville de Nîmes, qui est ainsi la plus riche de France en ouvrages épigraphiques anciens.

Parmi les manuscrits laissés par Maffei se trouve celui d'un ouvrage que Donati a publié dans son supplément à Muratori. C'est l'*Ars critica lapidaria*, en trois livres, dans lesquels Maffei s'est efforcé de donner un traité d'épigraphie. Il y fait preuve de

sagacité, et l'on y reconnaît une vigueur d'esprit remarquable, mais la science n'était pas encore mûre pour une théorie, et Maffei, poète, érudit, diplomatiste, voyageur, n'était en somme qu'un amateur; il n'était pas assez spécialiste, et son œuvre aujourd'hui ne peut servir à rien.

Elle fut suivie, en 1770, d'un ouvrage du P. Zaccaria, portant le titre audacieux d'*Istruzione antiquaria lapidaria, ossia introduzione allo studio delle antiche iscrizioni, in tre libri proposta*. C'était un manuel d'épigraphie *ex professo*. Il est à peine nécessaire de dire qu'il ne justifie guère son titre. Le P. Zaccaria était épigraphiste, mais nullement en avance sur son temps.

Plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, le XVIIIe siècle chercha et étudia les inscriptions chrétiennes. Ceux de ces textes épigraphiques qui sont postérieurs à la chute de l'empire romain avaient de tout temps rempli les recueils, mais ceux des premiers âges de l'Église, ceux des catacombes, par exemple, ne furent étudiés que fort tard.

C'est comme surintendant de la Rome souterraine que Fabretti s'était trouvé à même de faire le premier bon recueil d'inscriptions chrétiennes. Avant lui Bosio, mort en 1629, en avait recueilli un bon nombre dans sa *Roma sotterranea*, et Margarini, en 1654, avait donné les *Inscriptiones antiquæ Basilicæ Sancti Pauli ad viam Ostiensem*. Au XVIIIe siècle, Boldetti et Marangoni, tous deux *custodi* des catacombes, publièrent des recueils et des études et réunirent des collections; mais le plus important des épigraphistes chrétiens de cette époque est un jésuite, le P. Lupi (1695-1737). Sa dissertation sur l'épitaphe du martyr Sévère, 1734, est un savant traité d'épigraphie chrétienne ; ses *Dissertazioni, Lettere ed operette*, publiées après sa mort par le P. Zaccaria, 1785, sont remplies de vues très justes. Il a fait pour l'épigraphie chétienne ce que Marini a fait pour l'épigraphie romaine au commencement de notre siècle; il en a esquissé le plan méthodique et commencé, pour ainsi dire, la construction.

Si l'on embrasse d'un seul coup d'œil le travail épigraphique du XVIIIe siècle, on est frappé de sa dissémination. Il n'y a point

d'écoles, à peine y a-t-il des groupes. Les théories scientifiques commencent à peine à se produire et demeurent inutiles comme des essais prématurés. Il n'existe aucun travail d'ensemble; le *Corpus* de Gruter, autour duquel avait gravité tout le mouvement du XVIIe siècle, est maintenant insuffisant pour servir de centre commun; la seule tentative pour le remplacer avorte; chacun travaille à peu près au hasard, l'un en savant, l'autre en amateur, et de ces efforts incohérents sortent plutôt des matériaux que des œuvres. Cependant tous ces érudits ne se sont pas bornés à faire des recueils. Le XVIIe siècle ne leur a pas légué la science telle qu'il l'avait trouvée, alors qu'on croyait tout fini quand on avait lu une inscription en traduisant tant bien que mal ses abréviations et ses sigles, et en déterminant son âge par le caractère des lettres. Ils ont voulu interpréter, comprendre, expliquer; ils ont cherché à lire dans les textes la vie politique et sociale de l'empire romain; des hommes comme Mazzocchi, Bimard, Séguier, Maffei même, ne sont pas à dédaigner. Mais, en somme, tous les chercheurs sont demeurés devant les textes comme devant une porte fermée; comme ils n'unissaient point leurs forces, ils ne pouvaient pas la forcer, et aucun d'eux n'en a trouvé la clef. Ils sont donc tous restés dehors. Les plus habiles, à force de patience, ont entendu ou deviné quelque chose. Mais la science a peu marché : des épigraphistes du XVIIIe siècle, aucun n'est plus avancé que ne l'était, cent ans plus tôt, Fabretti. La plupart, comme ses contemporains, ne nous donnent guère, à vrai dire, qu'un certain nombre de textes nouveaux. Leurs ouvrages ne seront plus lus, le jour où le dernier volume du *Corpus* de l'Académie de Berlin aura donné, revue, corrigée et débarrassée de ce qui vient d'eux, la dernière inscription qu'ils présentent.

IV

LA SCIENCE CONSTITUÉE. BORGHESI

A la fin du siècle dernier et dans la première partie de notre siècle, l'épigraphie attendit celui qui devait la constituer en science et continua à s'agiter autour de lui, quand déjà depuis longtemps il travaillait pour elle. L'influence de Borghesi ne s'est pas manifestée par une brusque révolution, un coup subit, un grand éclat de lumière; elle s'est produite par une série de révélations partielles faites par le maître, à des privilégiés bien plus qu'au public : privilégiés d'ailleurs très nombreux, et dans le nombre desquels la bonne volonté suffisait au premier venu pour se faire admettre.

Aujourd'hui l'épigraphie est loin d'être connue de tous ceux qui devraient la connaître, c'est-à-dire de quiconque s'occupe quelque peu de l'antiquité; néanmoins elle a pénétré partout où elle peut être utile. En dehors des hommes du métier, elle est étudiée par d'autres savants; et, grâce à des publications faites dans un but spécial, elle est accessible à tous ceux qui peuvent avoir à lui demander quelque chose. La plupart de ses grandes découvertes sont aujourd'hui passées dans le domaine public, et il y a certaines erreurs qu'on ne commet plus, sans pour cela être un maître. Il n'en était pas de même il y a soixante ans. Beaucoup de notions sont maintenant si communes que nous avons même oublié qu'elles sont dues à l'épigraphie; mais alors les gens du monde, les lettrés, les étudiants n'en avaient pas la moindre idée, et même les plus savants hommes, s'ils n'étaient pas épigraphistes, s'y trompaient tous les premiers.

C'est que la science n'était pas enseignée. Et elle ne pouvait pas l'être, car elle n'était pas constituée. Il y avait déjà de grands épigraphistes, il n'y avait pas encore d'épigraphie.

Dans cette époque intermédiaire entre les siècles de tâtonnements et le nôtre, une place d'honneur revient à Marini.

Né à Sant'Arcangelo en 1740, Gaëtano Marini avait été nommé, en 1771, préfet adjoint des Archives du Vatican, puis, en 1782, préfet de ces mêmes Archives. Il mourut à Paris en 1815, ayant suivi, en 1810, les Archives Vaticanes, que Napoléon y transporta. Son grand ouvrage, *Atti e monumenti dei fratelli Arvali* (Rome, 2 vol. in-4), est de 1795 : il fait de Marini un des fondateurs de la science.

Les frères Arvales, collège de prêtres aussi vieux que Rome, puisqu'on en rapportait l'origine à Romulus, avaient leur *lucus* à quatre milles de la ville, sur la *via Portuensis*; il contenait le temple de la Dea Dia et un Augusteum, orné des statues de tous les empereurs; au XVIe siècle, ce dernier existait encore, avec ses statues ; Peruzzi et Sangallo l'ont dessiné. De notre temps, de très importantes découvertes ont été faites dans ce *lucus*, et, en 1872, M. Henzen a publié d'une manière méthodique l'ensemble des documents relatifs au collège des Arvales : son livre donne l'état présent de la science à leur sujet.

C'est ce que faisait celui de Marini à l'époque où il parut. Quarante-sept fragments des actes des Arvales y étaient publiés, plus vingt-deux inscriptions mentionnant le collège ou ses membres. Dans le commentaire de Marini, qui est un chef-d'œuvre de science et de critique, plus de mille inscriptions inédites sont données; la foule des corrections et des explications nouvelles est innombrable.

Marini avait débuté dans l'épigraphie par une vive polémique en faveur de l'ouvrage de Corsini intitulé *Series præfectorum urbis*. Œuvre d'un homme plus versé dans la connaissance des textes littéraires que dans l'étude des monuments épigraphiques, cet utile ouvrage donnait prise à la critique : il est fort loin d'être parfait. Un livre anonyme parut qui l'attaquait avec violence. Marini prit fait et cause pour le professeur de Pise, et répondit sur le même ton. Supposant que l'attaque venait de Guarnacci, auteur des *Origini Italiche*, et d'Amaduzzi, professeur à la Sapience, il les traite comme le P. Corsini ne l'aurait sans doute pas fait lui-même, s'il n'eût été mort à l'époque où l'on combattait

ainsi pour lui. Les deux attaqués répliquèrent. Les pièces de la dispute ont été réunies dans un vol. in-4, difficile à trouver aujourd'hui.

La *Difesa per la serie de' prefetti di Roma del ch. P. Corsini* (in-4, de 132 p. Padoue, 1773), n'est pas seulement remarquable par le talent que Marini y déploie dans une controverse où la faiblesse de ses adversaires lui donnait beau jeu. Marini y fait lui-même la critique de Corsini : il le corrige, il le complète; et c'est là le principal fruit que la science retira de cette bataille. Amendé par Marini, l'ouvrage de Corsini a duré, et n'a été refait que de nos jours, par Borghesi.

Les *Iscrizioni antiche delle ville e de' palazzi Albani* (Rome, 1785, in-4), avaient précédé de dix ans les *Atti de' fratelli arvali*, et ne furent surpassées que par eux, comme valeur scientifique. Malheureusement l'ouvrage ne donne que trois cents monuments environ, en général peu importants. On doit aussi à Marini un volumineux recueil, que l'on conserve manuscrit à la Bibliothèque Vaticane, les *Inscriptiones christianæ latinæ et græcæ ævi milliarii*. Angelo Mai en a publié la première partie, divisée en huit chapitres. La même Bibliothèque renferme aussi de lui un manuscrit précieux, contenant un recueil de marques de poterie et de briques[1].

Outre ces grands ouvrages, Marini avait donné dans plusieurs recueils périodiques des articles et des mémoires excellents. Malheureusement il est difficile de se les procurer aujourd'hui. Dans le nombre, se trouve une *Lettera al signor Gaspero Gaetani sopra un' antica iscrizione cristiana* (Pise, 1772), où il explique les différentes manières de dater employées dans les premiers siècles de notre ère, fait connaître les procédés usités par les premiers chrétiens pour faire concorder leur calendrier avec celui de Rome, et donne sur ces matières obscures un ensemble de notions qui peut encore suffire pour beaucoup de cas.

Dans un mémoire qui se trouve aux *Monumenti inediti* de Guattani pour l'année 1786, Marini explique une inscription relative au culte des Lares Augusti : son travail commence la longue

1. Ce manuscrit a été publié en 1885.

série des études sur la question des *Augustales* et des *VI viri Augustales*, qui, après avoir été embrouillée par près d'un siècle de discussions et de conjectures, semble avoir été conduite bien près de sa solution par Borghesi et L. Renier.

Marini n'a certainement pas d'égal parmi ses contemporains. Cependant plusieurs ont bien mérité de la science épigraphique. Des hommes comme Morcelli ne doivent pas être oubliés.

Morcelli, né à Chiari en 1737 et mort en 1821, est surtout connu par son grand ouvrage *De stilo inscriptionum latinarum* (Rome, 1 vol. in-4), réimprimé à Padoue en 3 vol. in-4, 1822. Cet ouvrage a trois livres. Le premier, ἐπιδεικτικός, donne, classées par genres et espèces, au point de vue du style, les plus belles inscriptions connues. Le second, διδακτικός, renferme l'analyse d'une inscription de chaque espèce et enseigne la manière de composer des inscriptions modernes en traduisant en langue antique tout ce qui peut être traduit. Le troisième, κατασκευαστικός, est une espèce de vocabulaire méthodique de la langue des inscriptions modernes.

L'ouvrage de Morcelli n'est pas une œuvre d'épigraphie : c'est un traité de l'art de composer les inscriptions latines, art encore estimé en Italie, et dont Morcelli est resté le maître. Il n'a fait œuvre de savant que dans la première partie, qui peut être vraiment utile. La classification en est bonne et rigoureuse ; les monuments sont reproduits avec soin, les textes établis avec critique, le commentaire court, mais bon : Morcelli ne cherche pas à faire de cette partie une œuvre originale, mais il est parfaitement au courant de la science de son temps ; il ne discute pas, il cite des sources ; mais son travail, bien rédigé, œuvre d'un esprit très méthodique et très clair, est supérieur comme science à beaucoup d'ouvrages plus récents, à celui d'Orelli, par exemple.

On a réuni en 2 vol. in-12 les inscriptions faites par Morcelli, mais il reste de lui d'autres œuvres. Ses ouvrages d'archéologie et d'histoire, tels que l'*Africa christiana*, sont justement estimés. Il n'a pas fait servir sa science épigraphique qu'à la fabrication

d'inscriptions modernes, et l'on a de lui, entre autres, une très bonne dissertation sur les *Tessères des spectacles Romains*, publiée en 1828, à Milan, par les soins de Labus.

Avec Fea et Labus, on se rapproche de Borghesi d'aussi près que possible. Fea fut son adversaire dans une question politique, et Labus, de Brescia, fut son ami jusqu'à son dernier jour.

Carlo Fea, né à Oneglia, en 1753, mort commissaire des antiquités à Rome, en 1834, fut un antiquaire très zélé, auteur d'un grand nombre de brochures sur les antiquités de Rome. Il travailla beaucoup, mais un seul de ses ouvrages appartient réellement à l'épigraphie. Ce sont les *Frammenti de' fasti consolari e trionfali*. Rome, 1 vol. in-folio, 1820, publiés à l'occasion de fouilles dirigées par lui sur le Forum près du temple de Castor et Pollux, et qui avaient mis au jour de nouveaux fragments des fastes consulaires et triomphaux.

Labus, au contraire, n'a point fait de grand ouvrage; mais il a laissé, à la manière de Borghesi, dont il fit publier la première œuvre, un grand nombre de dissertations. La plupart sont fort bonnes et l'influence de Borghesi s'y laisse assez souvent deviner. Il faut connaître de Labus : *Ara antica scoperta in Hainburgo* (Hainburg, près de Petronell, est l'ancienne Carnuntum de la Pannonie supérieure), Milan, 1820, où est étudiée la différence entre les *equites romani equo publico* et les autres ; *Antichi monumenti scoperti in Brescia*, 1823; *Di un' epigrafe latina scoperta in Egitto dal viaggiatore Belzoni e in occasione di essa dei prefetti di quella provincia,* Milan, 1826; l'*Antico marmo di C. Julio Ingenuo*, Milan, 1827, où est expliquée, pour la première fois, l'abréviation qui suit les noms des membres de familles sénatoriales; enfin, les *Marmi antichi Bresciani raccolti dal museo patrio*, qui devait être un assez grand ouvrage, mais qui ne fut pas publié. On ne tirait de chaque feuille qu'un petit nombre d'exemplaires, que Labus distribuait à quelques amis pour les consulter sur ses explications. A Paris, Raoul Rochette et Lajard le reçurent jusqu'à leur mort. L'exemplaire de Raoul Rochette a passé aux mains de M. Renier; il s'arrête à la page 160;

celui de Lajard appartient au baron de Witte; il est plus complet, Lajard ayant survécu à Raoul Rochette.

Il n'y a pas encore vingt ans que Borghesi est mort[1], ses contemporains sont presque les nôtres; les plus savants épigraphistes de la première moitié de ce siècle vivent encore ou sont morts depuis peu. L'âge scientifique dans lequel Borghesi a fait ses travaux et ses découvertes commence presque au moment de la mort de Marini. Son influence ne tarde pas à se faire sentir dans la science, et presque tous les savants de l'époque correspondent avec lui. Cependant ce n'est qu'après sa mort que ses travaux entrent pour ainsi dire dans le domaine de tout le monde, que sa gloire est hautement proclamée, et que les découvertes de l'épigraphie deviennent familières aux lettrés.

On a déjà remarqué qu'avant Borghesi le trésor des connaissances épigraphiques s'était enrichi au hasard, sans ordre et sans suite, par le succès d'efforts individuels, la plupart du temps isolés, quelquefois aveugles; qu'il n'y avait pas un corps de doctrine groupant, reliant les faits acquis, d'où l'on pût partir avec sécurité pour chercher des connaissances nouvelles; qu'il n'existait ni méthode, ni enseignement, ni science épigraphique véritable.

Un des traits les plus caractéristiques de l'état confus, rudimentaire de ces études, est l'écart immense qu'on remarque entre ce que savaient les épigraphistes et des hommes, cependant érudits, mais qui n'étaient pas spécialistes. Tandis que Cardinali publiait, en 1835, ses *Diplomi imperiali di privilegi accordati ai militari*, bien des historiens et des latinistes ignoraient, sans même s'en douter, la véritable condition d'un soldat romain sous l'empire. S'il leur fût venu à l'idée d'ouvrir l'un des deux recueils de trois cents inscriptions qu'il publia, ils n'y auraient vu que des rébus. Furlanetto, le second éditeur du *Lexicon* de Forcellini, était capable de publier deux des meilleurs recueils locaux qui existent, les *Antiche lapidi del museo di Este illustrate*, 1837, et les *Antiche lapidi patavine illustrate*, 1847; mais bien peu

1. Ceci était écrit en 1878.

d'autres philologues l'eussent fait, et il faut dire que Borghesi a mis la main aux deux ouvrages : presque toutes les notes du premier sont de lui. C'est là que se trouve sa dissertation sur les *magistri pagorum et vicorum*.

Pendant ce temps, en France, en Angleterre, en Allemagne même et en Italie, la généralité des humanistes ignorait les choses les plus simples. Un savant empruntait sans sourciller à Spon ou à Millin une lecture d'inscription plaçant à Lyon *trois cents augures!* Dureau de La Malle s'extasiait sur la faveur inouïe d'un personnage, qu'il croyait avoir exercé *à la fois toutes les magistratures*, les voyant énumérées dans son *cursus honorum*. Osann remplissait un gros recueil, *ad usum academicum*, d'interprétations impossibles; et non content des siennes, il en empruntait partout de singulières : par exemple, celle d'une inscription du Louvre, où le comte de Clarac avait pris Θ pour un θ grec. C'est le signe qui veut dire « mort ». Clarac lisait un mot barbare, Θ*augeni*, qu'il prenait pour *Theognis*; mais Clarac n'était, on doit le dire, ni épigraphiste, ni philologue. Osann trouve cette orthographe *valde memorabilis!*

Que ne relèverait-on pas d'erreurs sur les faits les plus ordinaires de la vie publique et privée des Romains dans les éditions des auteurs classiques, dans les traductions les plus savantes! Panckoucke ne parle-t-il pas d'un « préfet de la Germanie inférieure »? Burnouf, dans son Tacite, Orelli, dans son Cicéron, font à chaque instant les plus lourdes fautes. Il est bien rare que le titre d'un personnage ne donne pas lieu à quelque erreur dans les ouvrages d'il y a cinquante ans. Combien de procurateurs ont été pris pour des gouverneurs par ceux qui les trouvaient dans les textes, et pour des *proconsuls* par ceux qui les trouvaient dans les inscriptions! On n'en finirait pas si l'on voulait noter les innombrables erreurs qui étaient alors si communes, et que plus d'un commet encore. Les connaissances, jusque-là réservées aux seuls épigraphistes, et pour eux-mêmes encore si peu certaines, ont commencé à se répandre dans la masse des lettrés à mesure que Borghesi faisait la science, grâce à lui et à ses amis, et

d'abord en Italie. L'Allemagne entra bientôt dans cette voie, la France suivit, puis toute l'Europe. Mais on fut longtemps encore à bien comprendre ce dont il s'agissait. Un grand helléniste, auquel M. Renier, pendant sa mission en Algérie, transmettait des inscriptions, étonnait son correspondant par sa manière étrange de raisonner sur elles. Encore aujourd'hui, beaucoup de gens instruits ne voient dans ces textes que des « devinettes ». Il n'est donc pas trop étonnant que des savants de premier ordre aient erré, tandis qu'à côté d'eux la science était faite. Constater leurs fautes sans nombre, ce n'est pas diminuer leur valeur; c'est se rendre compte du point où on en était encore dans un temps si voisin du nôtre, et de ce qu'on doit à Borghesi.

La vie de Borghesi, consacrée à l'étude depuis l'enfance jusqu'au dernier jour, ne compte presque que des événements scientifiques.

Bartolomeo, comte Borghesi, était né à Savignano, petite ville auprès de Rimini, en Ombrie, au pied du rocher de Saint-Marin, le 11 juillet 1781. Il y vécut jusqu'en 1821; mais, s'étant brouillé avec la cour de Rome, il se réfugia à Saint-Marin, et devint citoyen de cette petite république. Il y vécut solitaire, tout entier à l'étude, pendant quarante ans. Une seule fois, en 1842, il vint à Rome, comme plénipotentiaire de l'État de Saint-Marin. Il mourut dans sa ville d'adoption le 16 avril 1860, n'ayant dérobé à la science que quelques instants pour la défense des droits de cette nouvelle patrie. Il est curieux de noter que son adversaire était Fea, chargé de soutenir les prétentions du Saint-Siège.

Le créateur de l'épigraphie n'a été ni un professeur, ni un écrivain didactique. Il n'est jamais monté dans une chaire, il n'a jamais écrit d'ouvrage théorique. Mais il y a dans son œuvre deux choses : un enseignement perpétuel, et un ensemble de découvertes qui ont été le fondement de la science.

Il existe de Borghesi un nombre presque infini de lettres. Beaucoup sont adressées aux épigraphistes, aux savants qu'il a connus dans le cours de sa longue vie, à Canina, à Cardinali, à Keller-

mann, à Cavedoni, à MM. Desjardins, Egger, Henzen, Minervini, Mommsen, Renier, Rocchi, de Rossi, etc. Mais beaucoup, non moins bien remplies, sont adressées à d'autres personnages. Borghesi faisait part de sa science avec une libéralité sans égale; il suffisait de s'adresser à lui. Tantôt ce sont les éléments même qu'il explique à quelque ignorant, ou qu'il répète pour un autre avec une remarquable patience. Tantôt c'est la solution d'une difficulté qu'il envoie. Souvent sa lettre est un vrai mémoire sur quelque sujet important ou obscur. Ainsi Borghesi pratiquait un véritable enseignement. « Il a été, dit M. Desjardins, professeur du haut de son rocher. Il a eu pour élèves attentifs les universités de l'Allemagne, les Académies de la France et de l'Italie, et ses lettres constituent de véritables leçons écrites. » Il y consacrait le meilleur de son temps, et elles ont répandu partout la connaissance des antiquités romaines.

A part cette immense correspondance, l'œuvre de Borghesi est très grande. Elle étonne au premier abord par sa dissémination apparente. Ce n'est point une encyclopédie de la science épigraphique, un grand exposé méthodique de ce qu'il a su et découvert sur l'antiquité romaine. C'est une multitude de brochures, d'articles, de travaux de détail, entre lesquels aucun lien n'apparaît au premier coup d'œil. Borghesi examine les sujets au fur et à mesure des rencontres, prend chacun d'eux quand il le trouve, le creuse autant que faire se peut, en tire tout ce qu'il est possible, et la plupart du temps le dépasse, la découverte de faits nouveaux agrandissant le champ de sa vue et le conduisant de proche en proche à des notions plus générales. Presque toujours un titre modeste mentionne seulement le texte, le monument, la circonstance qui a été l'occasion du travail, mais ce titre, le plus souvent, cache une découverte, l'explication de quelque grand fait, l'exposition de tout un ensemble d'institutions mal connues. Ce genre de travaux, au fond, ressemble à la correspondance : c'est la vie scientifique publique de l'auteur, comme ses lettres nous représentent sa vie scientifique privée. L'épigraphie romaine s'est fondée par l'application d'un génie patient, aidé

d'une érudition immense, à chacune des grandes questions dont la solution était nécessaire. Il a fallu faire la lumière sur tant de points l'un après l'autre pour faire briller partout le jour.

Borghesi paraît avoir été un esprit très peu théorique et nullement systématique. Sauf peut-être dans sa correspondance, sous forme de conseils ou de réflexions incidentes, il n'a nulle part exposé sa doctrine, donné les règles de sa méthode. Cependant il en avait une, et c'est celle qu'on suit aujourd'hui. La première règle serait celle-ci : *Rien ne se devine, tout s'explique.* Ce n'est point par l'imagination, c'est par la connaissance des faits, que les abréviations ou les conventions du langage épigraphique doivent être interprétées. Cette règle, quoique des esprits justes l'eussent entrevue avant Borghesi, était bien loin d'être appliquée. Elle est née de la connaissance d'un fait qui est le fondement de l'épigraphie, à savoir que les inscriptions ont une langue fixe, unique pour chaque époque, et que, par conséquent, *la même chose s'y écrit toujours de la même façon.* Ces deux principes étant admis, aucune découverte ne sera plus stérile ; la lecture des textes épigraphiques cessera d'être conjecturale, et même la restitution des inscriptions mutilées deviendra, dans beaucoup de cas, certaine. Outre l'exemple d'une application sévère et féconde de ces règles, Borghesi en donna un autre tout aussi précieux. Rompant avec l'érudition superflue, il ne voulut chercher dans l'étude des antiquités que ce qui est utile à l'histoire, c'est-à-dire à la connaissance des faits sociaux et politiques de la vie des Romains. Borghesi a eu de l'histoire une conception supérieure à celle que tout le monde en avait à l'époque de sa jeunesse. Il l'a comprise comme la comprennent les meilleurs esprits d'aujourd'hui. Elle est, pour lui, bien moins le récit des événements extraordinaires, des guerres, des conquêtes, des traités, accidents de la vie des peuples, que l'étude des événements ordinaires, dont les auteurs ne songent point à parler, parce qu'ils se produisent d'eux-mêmes, qui sont comme le dîner et le déjeuner de chaque jour que l'on ne raconte pas dans une biographie, qui tiennent à

ces institutions que les écrivains n'ont pas décrites, parce que tout le monde les connaissait.

Avec une pareille méthode et une pareille conception de l'archéologie et de l'histoire, il suffisait de découvrir un petit nombre de faits généraux, d'institutions publiques et privées, ou seulement de règles du langage épigraphique chez les Romains, pour que la science de leurs antiquités eût une base des plus solides, et pût avancer rapidement.

Il a été donné à Borghesi de faire ces découvertes fécondes. Esprit alerte, prompt aux comparaisons, servi par une érudition étonnante, sans cesse en possession, à point nommé, de tous ses matériaux, il a exploré, avec la même sûreté de coup d'œil et la même profondeur de vues, toutes les parties de la science; presque toujours il faut attendre l'apparition de monuments nouveaux pour aller plus loin que lui dans une voie où il a porté ses recherches.

C'était par la numismatique qu'il avait commencé sa carrière, et il l'avait commencée de bonne heure. Fils d'un numismate, il avait, à onze ans, en 1792, publié un travail *Sur une médaille frappée à Ravenne du temps de l'empereur Héraclius*. La numismatique byzantine l'occupa longtemps, et ses plus anciens travaux ont duré, sur beaucoup de points, sans vieillir. En 1805, il était encore connu surtout comme numismate, et Marini l'appelait, dans ses *Papiri diplomatici* : « savant jeune homme, de qui la numismatique attend de nouvelles lumières. »

Il n'est pas sans intérêt de noter que Borghesi était poète. La plus ancienne œuvre qu'on ait de lui est un quatrain, signé Bartolino Borghesi, qui date de 1789 : Bartolino avait huit ans. Toute la durée de sa jeunesse présente d'assez nombreuses pièces de vers, sonnets, hymnes, épithalames, une ode pour la grossesse de Marie-Louise, une autre pour la naissance du roi de Rome. Les goûts littéraires de Borghesi lui restèrent toute sa vie, ses lettres et ses mémoires sont des modèles de prose, son italien est des plus purs; son style est celui d'une causerie ornée, souvent fine, pleine de charmes. Il fuit la concision, la raideur de la

forme scientifique; et, s'il tombe dans un excès, c'est dans celui de l'élégance et de l'abondance faciles.

C'est en 1817 que Labus publia à Milan le premier ouvrage de Borghesi qui appartienne réellement à l'histoire : *Della gente Arria romana, e di un nuovo denaro di Marco Arrio Secondo.* C'est en 1858 que parurent dans les *Osservazioni epigraphiche* de Cavedoni les dernières lignes de Borghesi qui aient été imprimées. Dans cet intervalle de plus de quarante ans, on n'a guère imprimé de lui moins de *deux cent cinquante* ouvrages, mémoires, articles ou fragments. C'est dans cette masse de travaux que l'on suit, presque jour par jour, ses perpétuelles recherches. Il serait impossible ici d'en faire l'histoire, même abréége. Mais les résultats principaux, les grandes découvertes, les travaux d'ensemble qui ont servi de point de départ au progrès ultérieur de la science peuvent rapidement s'indiquer.

A Borghesi est due la connaissance du *cursus honorum* des magistrats romains, la plus féconde découverte qui ait jamais été faite en épigraphie. Sous le simple titre de *Memoria sopra l'iscrizione del console L. Burbuleio Optato Ligariano* (Naples, 1838), se cache ce mémorable travail. Borghesi y démontra que, dans toutes les inscriptions qui relatent un *Cursus honorum*, les magistratures sont rangées dans l'ordre chronologique, soit direct, c'est-à-dire en commençant par les premières, soit inverse, c'est-à-dire en commençant par les plus élevées. Il exposa les exceptions qui existent pour le consulat et pour les grands sacerdoces.

Il distingua, dans ces listes, les fonctions d'avec les *honores*, montra qu'elles étaient comme eux à leur place chronologique, et que, par conséquent, on pouvait savoir quelle magistrature conférait l'aptitude à chacune d'elles, etc. Les mêmes règles s'appliquent à tous les *cursus*, à celui de la carrière équestre comme à celui de la carrière sénatoriale, à celui des honneurs municipaux comme à celui des grades militaires. Cette découverte donna la clef d'une multitude d'inscriptions jusque-là imparfaitement comprises. Et, en même temps, elle révéla toute l'organisation politique, administrative, militaire et religieuse de l'em-

pire. Borghesi l'appliqua lui-même à l'étude d'un grand nombre de faits, d'institutions et de personnages.

La plus grande œuvre que Borghesi ait fait paraître de son vivant est la collection de ses *Osservazioni numismatiche*, qui forment dix-sept *Décades*, et qui parurent, de 1821 à 1840, dans le *Giornale arcadico*. C'est l'ouvrage qui a établi les règles de la science numismatique et montré par un grand exemple la méthode qu'on doit y appliquer. Aucune œuvre n'a donné à l'histoire une pareille masse de documents. Borghesi avait montré, dans son premier travail sur la *Gens Arria*, « comment, à l'aide des monnaies et de l'épigraphie, on peut rétablir l'histoire d'une famille romaine. » Ce qu'il avait fait pour une seule, il le fit alors pour cent autres. « L'étude des principales monnaies de la République et du premier siècle de l'Empire, éclairée par l'examen approfondi des textes et des inscriptions, a permis à Borghesi, dit M. Desjardins, d'aborder l'histoire de presque toutes les grandes familles de Rome ; car le triumvirat monétaire était une des portes qui donnaient accès aux magistratures et aux grandes fonctions publiques... » Borghesi prend les personnages, « au début de leur carrière ; il nous fait connaître leur généalogie, les emplois auxquels ils sont parvenus, et dresse leur *cursus honorum*... Les *Décades* numismatiques sont, en un mot, le Livre d'Or de la noblesse romaine, et, à la fois, les archives officielles de ces époques mémorables. » A cet ordre de travaux se rattachent plusieurs autres écrits.

Le grand ensemble des *Décades* et le petit mémoire sur *Burbuleius* sont certainement les deux œuvres capitales dans la vie de Borghesi, l'un par la masse de renseignements précieux et de découvertes de détails qu'il renferme, l'autre par l'importance du fait qu'il a révélé et par la grandeur du service rendu à la science épigraphique.

Borghesi dit quelque part qu'il s'était partagé avec Labus le domaine de l'épigraphie, prenant pour lui les institutions civiles, et réservant à son ami l'étude des choses militaires. Mais ce partage ne dura pas toujours. Borghesi s'est plusieurs fois occupé

de l'armée romaine. Son travail *Sulle Iscrizioni romane del Reno del prof. Steiner, e sulle legioni che stanziarono nelle due Germanie da Tiberio fino a Gallieno,* 1839, est en réalité une étude de l'armée impériale et une histoire des légions; leurs créations, leurs suppressions y sont expliquées, et comme, sur le nombre maximum de trente-trois légions auquel s'éleva l'armée romaine avant Dioclétien, vingt-deux ont été sur le Rhin et y ont laissé leurs traces, c'est par le fait un tableau et une histoire des forces militaires de l'Empire. L'étude sur un *Nuovo diploma militare dell' imperatore Trajano Decio*, publiée l'année suivante, a fait connaître un des faits les plus importants de l'organisation militaire et de la constitution sociale de l'empire. Borghesi, le premier, y explique que les diplômes militaires sont des exemplaires des décrets impériaux accordant aux soldats renvoyés avec l'*honesta missio* le droit de cité, s'ils ne sont pas citoyens, et le *connubium*, c'est-à-dire le droit de faire souche de citoyens.

C'est ainsi que Borghesi, non content de poser les fondements de la science épigraphique, de lui donner sa méthode, de lui ouvrir une voie nouvelle, prenait soin de faire la lumière sur une multitude de questions. Ses *Frammenti di Fasti sacerdotali*, 1832, dans lesquels il fait connaître toute la hiérarchie religieuse de Rome et particulièrement les collèges des prêtres des familles impériales, sont pour la religion ce que le mémoire sur Burbuleius est pour la politique. Son travail *Sull' ultima parte de' Censori romani*, 1836, complète le tableau de l'organisation impériale et le *Cursus honorum;* il montre comment Auguste démembra la censure, s'en attribua les pouvoirs politiques, et en donna les fonctions administratives à divers magistrats. C'est un de ses chefs-d'œuvre. Dans un autre, *Sulla iscrizione Perugiana della porta Marzia*, 1850, il étudie, à propos de Pérouse, la condition des colonies sous Auguste et particulièrement des vingt-huit rétablies ou fondées par lui dans la péninsule. Dans l'étude sur la *Tavola alimentaria Bebiana*, 1835, il avait, dès la découverte de ce fragment, expliqué l'institution alimentaire, étudiée depuis

par M. Desjardins, et montré qu'elle combinait le crédit foncier et l'assistance publique. La même année, sous le titre de *Dichiarazione d'una lapide Gruteriana*, il prend l'Empire tel que l'a fait Dioclétien, et expose dans son entier la hiérarchie des fonctions publiques. En 1853, à propos d'une *Iscrizione onoraria di Concordia*, il fait connaître l'organisation judiciaire donnée à l'Italie par Hadrien, et montre comment elle prépare son futur état provincial. Dès 1831, dans un mémoire *Sopra due tessere gladiatorie*, il étudie, entre autres questions, les fonctions des *curatores locorum publicorum judicandorum*.

Un des ouvrages les plus anciens de Borghesi est l'un des plus importants de sa vie scientifique. Ce sont les *Nuovi frammenti dei fasti consolari capitolini*, 1818 et 1820, dans lesquels il démontre que l'œuvre d'un chroniqueur anonyme, qui donne les consuls de Rome jusqu'à l'année 354, est une copie des Fastes capitolins, se contrôlant par ce qui en reste, et pouvant servir à restituer ce qui manque.

La masse de travaux imprimés avant l'année 1860, parmi lesquels étaient mêlées ces œuvres tout à fait capitales, est loin de représenter tout ce qu'a fait Borghesi. Il se trouva qu'à sa mort la partie la plus considérable de son œuvre était encore manuscrite. Il avait éparpillé dans les revues, les publications académiques, les recueils savants, les bribes de sa science inépuisable, et çà et là de grandes découvertes dans ses brochures ou dans ses lettres. Mais il gardait par devers lui une quantité considérable de notes, de grands ouvrages encore imparfaits, qu'il n'aurait sans doute jamais eu assez de vie pour terminer.

C'est à la France que devait revenir l'honneur de les mettre au jour.

L'empereur Napoléon III, désireux de réunir en seul corps les œuvres du grand épigraphiste, chargea M. Ernest Desjardins de conclure avec les héritiers de Borghesi un arrangement en vertu duquel les manuscrits du défunt seraient mis en sa possession pour être publiés par ses soins en France. Le 8 août 1860, une commission de quatre membres fut nommée pour recueillir et

publier toutes les œuvres, imprimées ou manuscrites, du comte Bartolomeo Borghesi, et commença immédiatement son travail. Le 15 juin 1864, après quelques vicissitudes, elle était composée ainsi : *Membres :* MM. Léon Renier, J.-B. de Rossi, Noël des Vergers, Ernest Desjardins, *secrétaire*. *Correspondants :* MM. Cavedoni, à Modène; Ritschl, à Bonn; Mommsen, à Berlin; Henzen, à Rome; Rocchi, à Bologne; Minervini, à Naples; Hübner, à Berlin. La publication était en pleine activité, les grandes difficultés étaient vaincues, quand vint l'année 1870. Les désastres de la guerre et de la Commune ont nui beaucoup à ce grand travail. La commission s'est désorganisée, des parties déjà imprimées ont péri dans les incendies, les fonds que fournissait autrefois la cassette impériale ont manqué. Néanmoins, M. Renier n'a pas abandonné son œuvre et il est permis d'espérer que la publication entreprise, et qui compte déjà huit volumes [1], ne tardera pas trop à se compléter.

Les manuscrits de Borghesi comprenaient :

1° Un grand ouvrage in-folio de 1537 pages, intitulé *Fastes consulaires* ;

2° Trois volumes de *notes* non destinées à la publicité; elles forment le dossier des Fastes et doivent servir à fournir leurs pièces justificatives ;

3° Deux manuscrits importants servant d'éclaircissement aux Fastes consulaires ;

4° Cinquante-six liasses de *schede* ou fiches, renfermant les matériaux d'un immense travail, d'où devait sortir la liste raisonnée, complète et appuyée sur les preuves, des *Gouverneurs des provinces sous la République et l'Empire* et des *Titulaires des grandes magistratures à Rome et à Constantinople*. Tout ce que donnent les auteurs et les monuments y est réuni et discuté ;

5° Une série de notes, par ordre alphabétique, sur les *membres de familles sénatoriales* qui sont mentionnés dans les textes littéraires ou épigraphiques, et qui ne figurent ni dans les Fastes, ni dans les listes de magistrats ;

1. En 1878. Elle compte neuf volumes en 1885.

6° L'énorme collection de la correspondance, que la commission a réunie aussi complète que possible au prix des plus grands soins et de beaucoup d'efforts.

A l'exception de cette correspondance, qui naturellement n'a aucune unité, les manuscrits de Borghesi appartiennent tous à une œuvre dont il avait fait le but et l'espoir de toute sa carrière scientifique. Il rêvait une reconstruction des annales officielles de Rome pendant une période de quatorze siècles. Rétablir à leur vraie place tous les personnages qui y figurent, leur rendre leurs noms, leur date, leur famille, leur carrière, et rendre du même coup à l'histoire romaine son cadre général, sa vie dans le détail, tel était le plan de Borghesi, démesuré pour un autre homme. C'est lui dont il jetait les bases dans ses *Fasti consolari* dès 1818, c'est lui qu'il ébauchait encore dans ses *Nuovi Frammenti de' Fasti* de 1821-23, dans ses *Fasti sacerdotali*, dans ses nombreuses études sur des consulats, sur des inscriptions particulières. Il en était sans cesse préoccupé dans ses *Décades*, dont M. Renier a fait des *Indices* excellents, dans son mémoire sur les *Tessères gladiatoriales*, où il détermina des consuls « suffecti »; dans son mémoire sur *deux diplômes militaires*, où il fait encore une étude semblable. Toute sa vie, il ne cessa d'en amasser les matériaux, d'y faire converger ses études; et c'est par là que son œuvre, qui paraît d'abord éparpillée, prend au contraire un remarquable caractère d'unité. Cette immense tentative, on peut dire que Borghesi y a complètement réussi, même dans les parties qui semblaient impossibles, telles que l'établissement des séries de « consules suffecti. »

Ainsi Borghesi a créé la science épigraphique moderne, il l'a portée aussi loin que possible dans toutes les études auxquelles il l'a appliquée; il a fait plus, il a eu l'idée de tous les progrès qui lui restaient à faire et des œuvres qu'elle devait, avant tout, commencer par exécuter. Il lui a ouvert tous les domaines où elle peut faire des découvertes : c'est lui qui a inauguré par exemple la recherche et l'étude des manuscrits épigraphiques. Enfin il l'a enseignée, dans ses éléments, aux ignorants de bonne

volonté, dans ses parties supérieures aux savants groupés autour de lui. Il l'a trouvée dans le même état que l'archéologie de l'art avant Winckelmann : il l'a laissée plus avancée.

Borghesi a été le précepteur des épigraphistes de son époque et il a formé ceux de la nôtre.

Ce n'est pas qu'en dehors de lui on n'ait fait d'estimables travaux et d'ingénieuses études. Même parmi ses correspondants et les savants de son groupe, plusieurs n'étaient pas ses élèves : il y a eu des indépendants. Si les Cavedoni, les Minervini, les des Vergers, les Rocchi et tant d'autres ont accepté sa discipline, en revanche l'Italie peut citer M. Gervasio, de Naples ; le P. Garrucci, de Rome, qui ne procèdent pas de lui ; à Zara, M. Lanza, l'auteur des *Antiche lapidi salonitane* ; à Trieste, M. Kandler, avec le *Recueil des inscriptions de l'Istrie*. L'Allemagne a eu M. Zumpt, éditeur de l'inscription d'Ancyre, etc. ; M. Grotefend, qui a étudié la distribution géographique des tribus, les légions, les cachets d'oculistes ; M. Steiner, avec son *Codex inscriptionum romanarum Rheni*, 1837 ; M. Klein, qui a recueilli les inscriptions du grand-duché de Hesse ; M. Merklein, et surtout Ritschl, le grand philologue, que ses études ont conduit à faire de nombreux mémoires sur les inscriptions archaïques.

Mais, quels qu'aient été les succès individuels de ces savants, (dont beaucoup étaient loin d'être des adversaires de Borghesi, quoiqu'ils ne fussent pas ses élèves), aucun d'eux n'a formé une école rivale, ou même indépendante. Il n'y a plus aujourd'hui, en épigraphie romaine, qu'une école, c'est celle de Borghesi, ou plutôt il n'existe plus d'autre travail épigraphique à faire que de suivre la trace du maître, essayant d'aller plus loin que lui dans les routes qu'il a ouvertes.

On ne parlera point ici des hommes qui tiennent actuellement la tête du mouvement épigraphique, en Italie, en Allemagne, en France. Ils procèdent tous de Borghesi, et se proclament ses disciples. M. Mommsen est, en Allemagne, le chef de cette laborieuse école, à laquelle appartiennent entre autres MM. Hübner, Hirschfeld, Herzog, et à laquelle appartenait Wilmanns. M. de

Rossi continue à Rome, avec M. Henzen et le P. Bruzza, la tradition directe de Borghesi.

M. Renier, notre maître à tous, qui a inauguré en France l'étude de l'épigraphie romaine et qui en mène depuis si longtemps le progrès, élève à la mémoire de Borghesi le monument le plus durable, en dirigeant la publication de son œuvre.

Parmi les idées de Borghesi, il en est une qui lui était très chère, dont il n'a pas vu l'accomplissement, celle d'un *Corpus universel* de toutes les inscriptions romaines. Le *Corpus inscriptionum græcarum*, que Bœckh avait commencé en 1827 pour l'académie de Berlin, lui semblait appeler un *Corpus inscriptionum latinarum*. Il était digne du fondateur de l'épigraphie romaine de créer le recueil nécessaire auquel avaient songé Maffei et Séguier. Borghesi toutefois n'entendait pas le publier lui-même. Toujours modeste, toujours prêt à donner sa science aux autres, il aurait simplement aidé de ses conseils et de son travail son élève préféré, Olaüs Kellermann, danois.

Pour lui donner de l'autorité, il lui fit faire sous ses yeux, ou fit pour lui — ce qui était la même chose, — un mémoire qui est resté célèbre, sur les *Vigiles de Rome*, 1835. Bientôt après Kellermann partit, encouragé par une lettre du maître, qui lui traçait plan et méthode. Il fut partout bien accueilli : le gouvernement danois mit à sa disposition les fonds nécessaires; les Académies de Berlin et de Munich lui promirent leur concours. Il revint en Italie, et commença les travaux préliminaires avec M. Emiliano Sarti, professeur à l'université de Rome.

Malheureusement le choléra, qui vint passer sur l'Italie, l'enleva en 1837.

L'idée passa les monts, vint en France. En 1839, raconte M. Renier, sur le rapport de Ph. Le Bas, l'Académie des inscriptions et belles-lettres « se décidait à publier, à ses frais, un *Corpus inscriptionum latinarum*. Il ne fut pas donné suite à cette décision; mais, en 1843, M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, reprit, au nom du gouvernement français, le

projet de Kellermann. Une commission fut nommée pour préparer le plan du recueil et en surveiller l'exécution; M. A. Firmin Didot fut chargé de l'imprimer. Déjà, par les soins de ce savant éditeur, une magnifique collection de caractères épigraphiques avait été gravée et fondue, une bibliothèque considérable avait été composée, des relations avaient été ouvertes avec les savants de toute l'Europe, des voyages avaient été entrepris dans les contrées les plus fertiles en souvenirs de la domination romaine; en un mot, cette entreprise qui avait excité chez les érudits de tous les pays la plus vive sympathie, était en pleine voie d'exécution. » La commission se composait de Letronne, Burnouf père, V. Le Clerc, Hase, Dureau de La Malle, Am. Thierry, Patin, Ch. Giraud, Le Prévost, D. Nisard, Danton, Rinn, Gibon, E. Havet, L. Quicherat, Géruzez, Egger et Dübner. Il était difficile de réunir plus d'esprits distingués et de plus savants hommes; malheureusement, pas un d'entre eux n'était vraiment épigraphiste. La France n'était pas riche alors en érudits de cette espèce. Du moins le rapport de M. Egger, secrétaire du comité chargé spécialement de préparer l'ouvrage, témoigne de la plus louable ardeur. (3 août 1843.)

Noël des Vergers, dans une lettre à Letronne, raconte comment mourut avant de naître le *Corpus inscriptionum latinarum* français, entrepris avec tant de zèle. « C'est au moment où tant de sacrifices avaient été faits, où les grandes collections des Gruter, Muratori, etc., avaient été collationnées entre elles, découpées et rangées dans l'ordre adopté par la commission, où le grand index de Séguier était recopié en entier, et les inscriptions nouvelles intercalées à la place qu'elles devaient y occuper, où les documents arrivaient de toutes parts, où MM. Mérimée, Tournal, Cahier, Chaudruc de Crazannes, etc., en France; M. de Tastu, à Majorque et à Carthagène; MM. Freund, de Ring, Mommsen, etc., en Allemagne; M. Orelli, en Suisse; MM. Hawkins, Birch, Cardwell, en Angleterre, avaient non seulement promis, mais accordé leur concours, où les manuscrits étaient dépouillés dans les grandes bibliothèques, où des voyages

étaient entrepris dans les provinces les plus fertiles en souvenirs de la domination romaine, que des événements ministériels suspendirent l'exécution de ce projet. »

L'avènement de M. Dumon au ministère de l'instruction publique, dans le cabinet Guizot, fit périr le *Corpus* au berceau.

L'idée émigra encore. M. Mommsen la porta à l'Académie de Berlin. Dès le mois de janvier 1847, il lui soumettait le projet et le plan provisoire du recueil que la science européenne, deux fois déçue, attendait avec impatience. C'est de ce rapport qu'est sorti le *Corpus inscriptionum* dont l'Académie royale de Prusse continue la publication.

Des Vergers, toujours zélé pour l'œuvre française, jeta un cri d'alarme dans sa *Lettre à Letronne;* ce fut en vain. Rien ne se réveilla; le mouvement universel qui avait fait converger vers l'Institut de France les lumières de l'Europe entière se détourna sur Berlin.

En 1858, M. Mommsen était définitivement chargé du travail avec MM. de Rossi et Henzen. Il s'est adjoint, au fur et à mesure, MM. Hübner, Hirschfeld, Zangemeister, Willmanns, etc. Le premier volume vit le jour en 1863. Depuis, six autres ont paru, le huitième est terminé, les volumes suivants se préparent : dans peu d'années, l'Académie de Berlin et les savants qui se sont joints à elle auront terminé ce vaste travail que la science européenne n'aura plus qu'à tenir au courant [1].

On n'aurait pas une idée complète de la marche des études épigraphiques dans notre siècle, si l'on ne jetait un coup d'œil sur les ouvrages élémentaires auxquels elles ont donné lieu. Ils sont en assez petit nombre : la science a eu à se faire avant de songer à s'enseigner.

Néanmoins, il existe des recueils faits pour initier les humanistes à la connaissance des inscriptions romaines, et pour les aider, dans leurs études, du secours de l'épigraphie.

Le plus ancien, et jusqu'à ces dernières années le meilleur, est celui de Jean-Gaspard Orelli, né à Zurich d'une famille

1. On voudra bien toujours ne pas oublier que ceci fut écrit en 1878.

irlandaise, en 1784, mort dans la même ville en 1849. Le nom d'Orelli est célèbre à bon droit comme celui d'un savant critique. Son texte de Cicéron, son texte d'Horace, servent de point de départ depuis lui. Il ne mériterait pas les mêmes louanges comme épigraphiste : à vrai dire, il ne l'était point. C'est la vue des manuscrits de Hagenbuch, conservés dans la bibliothèque de Zurich, qui lui inspira le désir d'en tirer un recueil d'inscriptions propres à faire connaître les antiquités romaines. Heureux si l'influence d'Hagenbuch se fût bornée à lui inspirer ce projet! Malheureusement, l'*Inscriptionum latinarum amplissima collectio ad illustrandam romanæ antiquitatis disciplina maccommodata* (Zurich, 1828), est imprégnée de l'esprit de son maître.

Le plan, qui n'est pas des meilleurs, est suivi avec peu de rigueur, les textes sont imprimés avec assez peu d'exactitude; les barres qui devraient en séparer les lignes manquent souvent, ou sont mal placées; enfin les notes, si leur forme sobre et banale appartient bien à Orelli, sont empruntées pour le fond à Hagenbuch, et souvent erronées. En 1856, M. Henzen a publié un troisième volume, qui ajoute 2,400 inscriptions environ aux 5,076 d'Orelli.

Naturellement ce volume est beaucoup meilleur que les autres. On a été obligé d'y reproduire les mêmes divisions ; mais, en tête de chacune, les textes et les commentaires d'Orelli sont corrigés. Il y a des tables très détaillées, véritable commentaire, et qui sont disposées dans un ordre beaucoup plus méthodique que le texte. Enfin, M. Mommsen, chargé de corriger les épreuves, a ajouté quelques notes précieuses.

En 1822 (1834), un Allemand, Osann, dont la tête, dit-on, n'était pas des plus saines, et duquel il a été parlé plus haut, publia sous le titre de *Sylloge inscriptionum antiquarum græcarum latinarum*, à Darmstadt, un in-folio volumineux où l'épigraphie romaine n'est, le plus souvent, guère mieux traitée que l'épigraphie grecque et, disons-le, que le bon sens.

Le meilleur recueil de ce genre est celui qu'a publié en 1873, M. Wilmanns, qui vient d'être enlevé par une mort prématurée

aux études épigraphiques. C'est une collection de 2,885 textes choisis avec une sagacité remarquable: tous ceux qui sont nécessaires pour se faire une idée complète des différents ordres de faits que l'épigraphie révèle, y figurent, dans un excellent classement. Les inscriptions connues, celles qui présentent une particularité remarquable, y figurent aussi. Des *Indices* clairs et nombreux facilitent l'usage de l'ouvrage, et lui servent, non seulement de tables, mais en quelque sorte de texte : il justifie ainsi son titre d'*Exempla inscriptionum latinarum*. Le texte des inscriptions est établi avec une critique saine, et une courte bibliographie accompagne chacune d'elles. Souvent il y a un petit commentaire, explication concise, mais qui renferme l'essentiel. L'ouvrage de Wilmanns n'est pas, comme le *Corpus*, un répertoire universel de toutes les inscriptions connues ; c'est un ouvrage d'étude qui offre ce dont on a besoin pour acquérir quelque pratique lorsqu'on possède les éléments.

Quant à des ouvrages théoriques enseignant l'épigraphie romaine, il n'y en a pas eu qui méritent ce nom.

Le *Trattato dell' arte epigrafica* de Sportono (Savone, 1813), ne doit pas faire illusion par son titre : c'est un traité de la confection des inscriptions latines modernes.

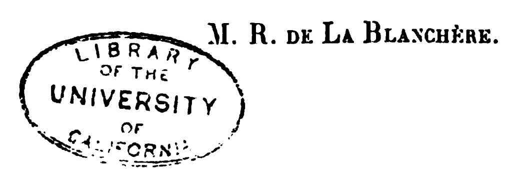
En 1850 et 1862 ont paru à Heidelberg, sous le titre de *Handbuch der rœmischen Epigraphik*, deux volumes de M. Zell. Le premier est un *Delectus inscriptionum*, contenant environ 2,000 textes pris à peu près au hasard, rangés de même dans des divisions et subdivisions qui n'ont rien de méthodique, reproduits sans aucune correction ni critique, en caractères minuscules, sans que les ignes soient même séparées. Le second, qui s'intitule le *Manuel* proprement dit présente, dans chacune des divisions et subdivisions, des notions très générales sur les institutions auxquelles s'appliquent, ou sont censées s'appliquer, les inscriptions qui se trouvent dans la division correspondante du *Delectus* : une liste d'abréviations suit chaque paragraphe. Cet ouvrage, peu sûr et peu maniable, n'a rien d'un exposé pratique des éléments de la science.

L'auteur, en racontant l'histoire de la composition de l'ouvrage, avoue du reste, sans le vouloir, qu'il n'est pas épigraphiste et ne comprend même pas bien en quoi consiste l'épigraphie.

La seule partie utile de son livre est une longue bibliographie, sous forme de table, assez complète et le plus souvent exacte. Il existe un troisième volume, supplément au *Delectus*.

Il n'a encore été imprimé, dans ce siècle, aucun ouvrage didactique exposant méthodiquement les éléments de l'épigraphie romaine. Cette science est maintenant constituée, et, si l'on veut qu'elle pénètre par l'enseignement dans le public, il est temps qu'un manuel pratique la mette à la portée des jeunes gens [1].

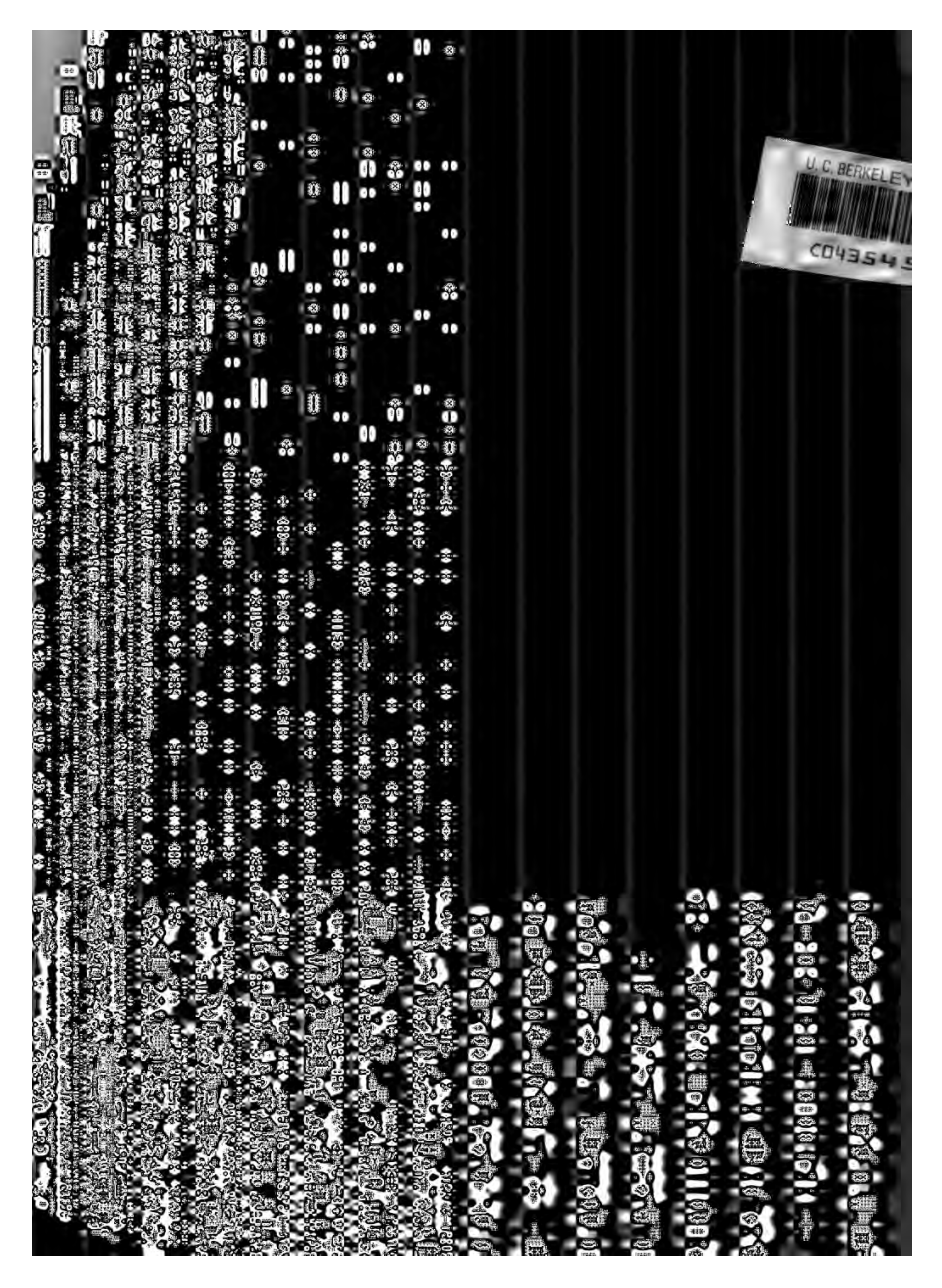
M. R. de La Blanchère.



1. Le vœu que nous exprimions ainsi, et que nous nous préparions à satisfaire, serait aujourd'hui inutile, depuis la publication de l'excellent ouvrage de M. Cagnat, le *Cours élémentaire d'épigraphie romaine*, qui devrait se trouver entre les mains de tous les étudiants.

ANGERS. IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER


U. C. BERKELEY
C04354